

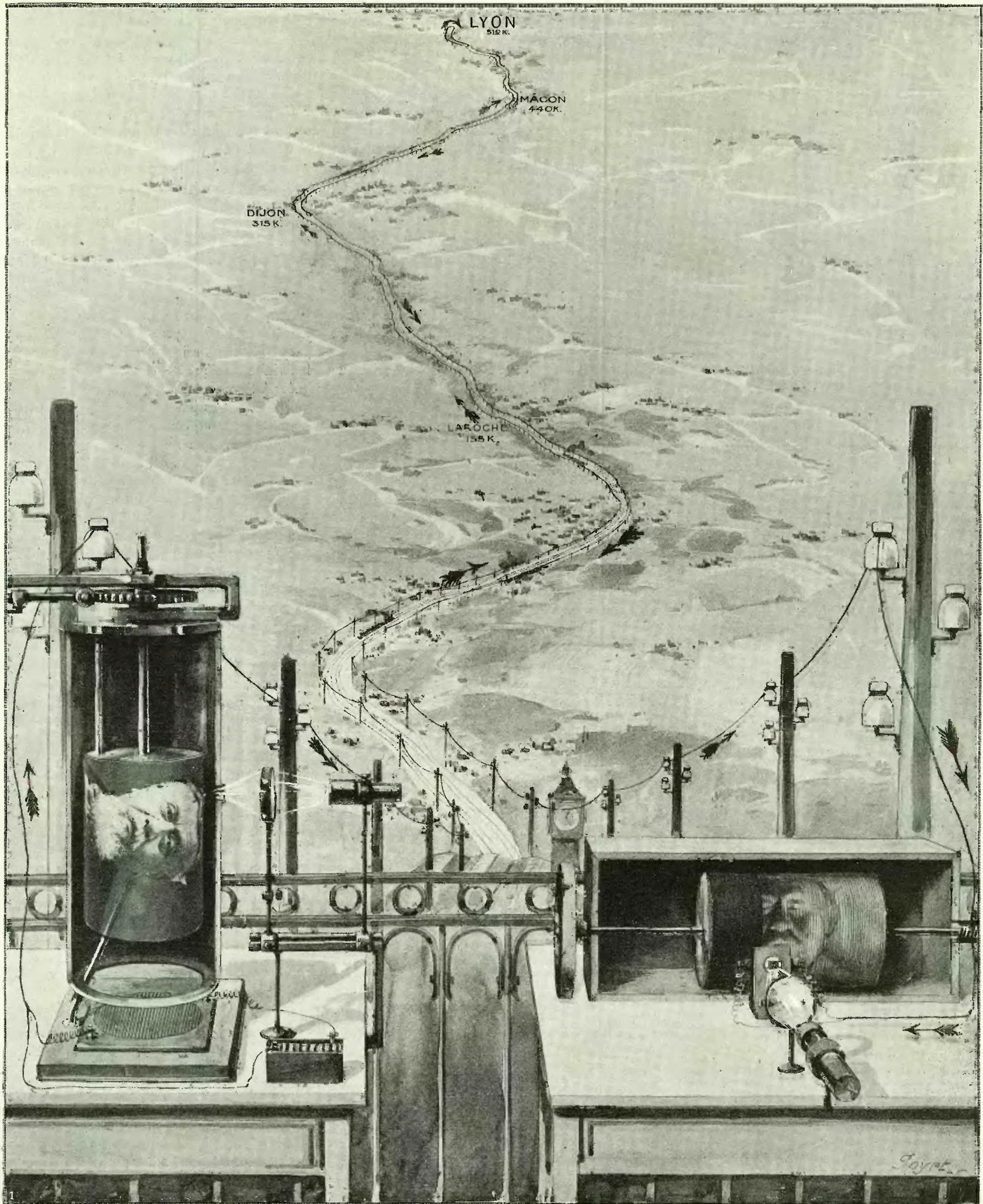
Ce numéro contient : 1^o Une grande gravure hors texte en couleurs : CONFÉRENCE MONDAINE, par Albert Guillaume ;
2^o Le 10^e fascicule du roman nouveau de M. Maurice Montégut : DU PAIN !

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 2 FÉVRIER 1907

65^e Année. — N^o 3336



Poste transmetteur, avec le cliché positif sur pellicule en cours de transmission

Poste récepteur, avec le cliché négatif sur pellicule en cours de réception. (Le cliché est supposé développé.)

L'EXPÉRIENCE DE "L'ILLUSTRATION" (1^{er} février 1907).

Transmission téléphotographique d'un portrait de M. Fallières, président de la République, sur le circuit Paris-Lyon-Paris (1.024 kilomètres).

Le soir même du jour où paraît ce numéro (vendredi 1^{er} février 1907), va avoir lieu à *L'Illustration* la première grande expérience publique de transmission télégraphique des photographies par le procédé du professeur Korn. Nous avons décrit ce procédé dans nos numéros des 24 novembre et 8 décembre 1906. Le dessin ci-dessus où les appareils de M. Korn ne sont que sommairement et incomplètement indiqués, n'a d'autre prétention que de montrer, sous une forme clairement intelligible, le merveilleux résultat obtenu déjà dans un essai ces jours derniers. Nous rendrons compte, la semaine prochaine, de l'expérience du 1^{er} février.

COURRIER DE PARIS



La scène se passe aux Champs-Élysées, dans les jardins réservés.

LABICHE, *en chapeau de paille d'Italie, abondant Meilhac.* — Bonjour, Meilhac. Comment vont vos mânes ?

MEILHAC. — Elles sont toujours un peu en peine, Labiche. Et les vôtres ?

LABICHE. — Les miennes flottent bien. Merci. Mais vous devez être content ? On vient de vous reprendre, là-haut ?

MEILHAC. — Oui. Ils ont remonté *Ma cousine*.

LABICHE. — Et ça a marché admirablement, comme d'habitude ?

MEILHAC. — Je pense... j'espère...

LABICHE. — Comment pouvez-vous douter ? Malgré la distance et l'épaisseur des murailles, le bruit des applaudissements arrive jusqu'ici tous les soirs... au point que ça en est gênant. On ne s'entend plus errer.

MEILHAC, *ravivé.* — Alors... c'est un succès ? Vous êtes sûr ? Quelle joie ! Voyez ! Cette petite comédie a obtenu sur la terre plusieurs centaines de représentations. Elle est consacrée. Je devrais aujourd'hui, à mon âge de vieil immortel, être guéri à jamais de mes superstitions et de mes transes humaines ?... Eh bien, pas du tout. J'ai gardé le même trac que du temps où j'avais pris corps. Ces jours derniers j'avais une peur noire, à en remourir ! C'est plus fort que moi.

LABICHE. — Vous voilà rassuré ?

MEILHAC. — Oui. Comme mon public est gentil ! Je ne suis pas oublié.

LABICHE. — Ni remplacé.

MEILHAC. — Vous non plus.

LABICHE. — C'est vrai. On ne nous aime pas davantage, mais on nous apprécie mieux. Nous avons gagné encore à sortir de scène. Avec son ventre bourgeois, mon petit Perrichon a l'air de vouloir passer à la postérité ! Il ne se doutait guère autrefois qu'il ferait ce voyage-là ! Maintenant il prend de l'assurance, il se laisse jouer en matinée dans la grande Maison, il vous a des recettes à la Pourceaugnac, et il soulève les grands rires du répertoire. Je suis bien confus.

MEILHAC. — Qu'en dit Molière ?

LABICHE. — Il est toujours charmant et bon pour moi. Il aurait pu m'en vouloir, n'est-ce pas ? d'avoir osé, après lui, faire *le Misanthrope* et *l'Auvergnat*. Eh bien, pas du tout.

MEILHAC. — C'est un homme d'esprit. Que de génies sont bêtes !

LABICHE. — Et un grand cœur. Il vous adore aussi. Il n'a pas oublié que, de votre bon vivant, vous aviez acheté trente mille francs ses œuvres, en première édition.

MEILHAC, *inquiet.* — Sait-il qu'ensuite je les ai revendues ?

LABICHE. — Peu importe. Je l'avais prié à collationner ce soir, rien que tous les trois. Et puis il ne peut pas. Il est invité chez Pluton.

MEILHAC. — Toujours ! Comme à Versailles !

LABICHE. — Regrettez-vous de ne pas en être ?

MEILHAC. — Ah ! grands dieux, non ! Je ne regrette qu'une chose.

LABICHE. — Laquelle ?

MEILHAC. — Paris.

LABICHE, *sans ardeur.* — Oui... évidemment. Moi, je préférerais la campagne, les arbres, mon potager. C'est pour cela que je me suis assez vite mis à ce régime-ci. Le changement a été moins brusque.

MEILHAC. — Moi, c'est plus dur. Je ne suis pas fait pour les enfers. A part quelques amis excellents comme vous, ce n'est plus du tout le même monde.

Les boulevards d'ici sont déserts. Ça manque de jolies femmes. Et que je n'aime point ces modes sans gaieté, tout en draperies !... Non. Ah ! Paris ! cher Paris ! Et puis, surtout, pensez donc ! Il y a maintenant le théâtre Réjane ! Ma Réjane, la Riquette exquise, adorable, qui a le mieux su incarner toutes les âmes futiles, tendres et délicieuses de mes demi-pécheresses... elle a son théâtre, un bijou d'élégance... et je ne suis plus là ! Quelle douleur ! Mais j'y passerais toutes mes soirées, je sortirais le dernier. Je dirais un mot à l'une, à l'autre, en croquant une pastille. Massa me contera les derniers potins du cercle. Car enfin, qu'est-ce qui se passe par-dessus nos têtes ? Je ne suis plus au courant de rien. Où en sont les affaires de notre pays ? Y a-t-il un volcan qui danse sur nous ? Vend-on toujours de beaux livres ? Comment sont les chapeaux de la rue de la Paix ? Ludovic joue-t-il encore au bridge à cinq heures ? Ah ! mon ami !

LABICHE. — Calmez-vous ! Allons, Henri ! Soyez plus fier que ça ! Songez que vous êtes immortel !

MEILHAC. — Vous également, Eugène. Nous ne sommes pas les seuls ici. Après ? Ça nous avance bien ! Le navrant, c'est que nous n'irons plus au Bois !

LABICHE. — Consolons-nous ! Nos lauriers ne sont pas coupés. (*Ils s'éloignent. Sedaine, qui les croisait, en ombre de bourgmestre, s'arrête et se joint à eux.*) Eh bien, vous aussi, vieux philosophe... on vous reprend ?...

* *

Depuis quelques jours, à grands coups de serpes et de fauchards longuement emmanchés, on taille les platanes, pour leur donner, à la saison printanière, une poussée plus vigoureuse. Tout le long de l'avenue Marceau, dont j'habite le voisinage, les malheureuses victimes dressent d'un air lamentable des moignons terminés en rondelles, ainsi que des cols exsangues de martyrs après le passage de la hache, dans les tableaux des primitifs. Et ils offrent aussi l'aspect, en leur immobilité mutilée, d'espèces de végétaux-fakirs, ou bien de pauvres arbres de fosse pour ours Martins. Amputés de partout, ils sont affreux ; ils ne présentent plus leur beau développement normal, les inattendues et toujours harmonieuses proportions que, selon le caprice de la sève, les baisers attirants du soleil ou le souffle des vents, ils avaient eu l'art naturel d'acquiescer au cours des années. En avril, quand ils ne pourront plus se retenir d'être verts, leurs gros membres disgracieux se couvriront, au ras de l'écorce, de feuilles maladroites et décontenancées, toutes surprises de ne pas jaillir des fines tiges à l'extrémité desquelles elles savent qu'il est si agréable de les voir se balancer et pendre.

J'ai poussé ma promenade jusqu'aux parterres du Trocadéro. Le froid était blessant. Pareil à cette bise de Mongolie qui perce comme un couteau la douzaine de tuniques ouatées et superposées dont se matelassent, l'hiver, les Chinois, un vent cruel qui soufflait des hauts plateaux sauvages de Passy vous lacérait la figure. Tête rentrée et disparue sous les plumes, quelques moineaux blottis sur le sol, enfoncés dans le sable dur, ne bougeaient. Les pièces d'eau et les cascades gelées ne parlaient plus. On en retirait l'impression que peut-être bien l'aquarium lui-même était pris en entier, et que les cyprins en or rouge de chaudron, les anguilles de velours loutre, algues de chair, et les merveilleux thons de Californie, ocellés d'azur, tous les étonnants poissons se trouvaient, à cette heure, enchâssés, pétrifiés, avec leurs émaux translucides demeurés aussi vifs, au centre des cubes de glace.

Et, pourtant, cette catastrophe imaginaire n'empêchait point les égoïstes jardiniers qui se moquent de tout ce qui n'est pas sol et racines, d'accommoder les gazons. Une équipe de ces braves gens en cache-nez de laine, aux galoches de bois, bêchait, travaillait. Rien de plus loyal que le bleu de leur tablier. Les brouettes versaient de côté le terreau fin, pareil au marc de café, aux ombres de velours violet.

Je m'étais arrêté près d'une corbeille ovale de pensées qui avaient encore leurs fleurs, mais dégénérées et aussi chétives que si elles étaient déjà toutes sèches entre les feuillets d'un paroissien.

Et puis j'ai dû m'en aller, fuir, environné bientôt par les exécrables mendiantes que fait surgir la férocité du froid, « les mendiantes à enfants », les industrielles à nourrissons prêtés, qui râlent dans leurs bras, qu'elles changeront ce soir pour d'autres, des neufs, des vivants, après qu'elles auront rendu à l'agence les petits cadavres inutilisés. Pauvres déshérités, souvent sans nom, arrachés parfois du néant dans une exaltation d'amour et mis en ce monde si bas uniquement pour servir quelques heures à exploiter la commisération des passants et rapporter une poignée de sous à des mégères qui se payent l'absinthe avec l'argent gagné par leurs cris, leurs pleurs ou leur silence, la lividité tragique de leurs petites frimousses résignées à l'agonie ! Oh ! ces visages de tout jeunes moribonds ! Ces paupières mauves, ces petits cils baissés pour toujours au bout desquels durcit le cristal d'une larme, ces petits nez pincés par les doigts en os de la mort, la neige et le camélia, le marbre et la cire de ces purs fronts sans pensée sur lesquels s'appliquent trois cheveux de soie blonde ou noire ! Comme l'horreur vous en poursuit longtemps !

Rentré chez moi, mes regards, tout à coup, tombent sur l'album nouvellement paru du peintre Helleu : *Nos bébés*. Ah ! les voici, eux, les bébés heureux, idolâtrés ! L'artiste et le père, qui n'ont qu'une seule et même main, ont véritablement observé avec une puissante recherche d'amour et de malice les poses tour à tour câlines, boudeuses et tendres des chers mignons. Aussi les moindres de ces croquis sont-ils impressionnants de pénétration et de vérité. Ils ont la valeur de récits de la vie de famille, ils nous content les drames obscurs et indéterminés de la vie enfantine à quatre pattes, au long des tapis, sous les meubles et aussi sur les genoux des mères et contre leur cœur qui bat si largement, si fort... Mon émotion, à la vue de ces douces images, est cependant mêlée d'amertume. Nos bébés ! Je pense aux autres, à ceux qu'on ne dessine pas à la sanguine dans les beaux albums, qui sont jetés à la fosse commune sans un adieu, sans une prière, sans que personne les accompagne, pas même un chien perdu traînant une ficelle cassée... mais emportés sous le bras par l'homme en pèlerine, au chapeau de cuir, qui marche vite, vite...

* *

Nous avons un nouveau poète qui nous est arrivé, cette semaine, porté « sur l'aile de la brise ». Il a la grâce, l'esprit, la jeunesse, la gaieté, la tendre fantaisie, le joli panache, la rime et la folle raison... il a... enfin c'est un poète, qui sera, s'il lui plaît de persévérer dans le charmant et noble premier effort qu'il vient de faire, un vrai poète dramatique. Miguel Zamacoïs est le nom sonore — que je ne vous apprend point — du gentil cavalier. Il vient d'écrire un bien beau conte : *les Bouffons*, qui va, pour de longs soirs, triompher chez Sarah. J'en exprime ici — avec une ardeur retrouvée de mes vingt ans — toute ma joie.

HENRI LAVÉDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

La plupart des grandes scènes parisiennes ont renouvelé leur affiche ou vont la renouveler : c'est dire que *L'Illustration*, après deux ou trois semaines d'interruption, nécessitées par les formalités du *copyright* en Amérique, va publier une nouvelle et importante série de suppléments de théâtre. Les premiers seront consacrés aux pièces déjà en cours de représentations :

Anna Karénine

par M. EDMOND GUIRAUD, d'après TOLSTOÏ
(théâtre Antoine);

La Maison des Juges

par M. GASTON LEROUX (Odéon);

Les Bouffons

par M. MIGUEL ZAMACOÏS (théâtre Sarah-Bernhardt);

Le Voleur

par M. HENRY BERNSTEIN (Renaissance).

Puis viendront les pièces actuellement en répétitions :

L'Autre Famille

par M. EMILE FABRE (Comédie-Française);

Les Jacobines

par M. ABEL HERMANT (Vaudeville);

Paris-New-York

par MM. FRANCIS DE CROISSET et EMMANUEL ARÈNE
(théâtre Réjane),

Etc., etc., etc.

Au mois de mars, le théâtre de Monte-Carlo va jouer un opéra tiré de

Théodora

par VICTORIEN SARDOU.

A cette occasion, nous publierons le texte jusqu'à présent inédit de ce drame célèbre qui a triomphé sur toutes les grandes scènes du monde entier.

NOTRE GRAVURE HORS TEXTE

CONFÉRENCE MONDAINE

Dans le décor d'un salon somptueux, une élégante chambrée éminemment féminine, un parterre foisonnant de chapeaux fleuris et empanachés : des jeunes filles aspirant au prochain mariage, des jeunes dames, d'aspect sérieux ou frivole, des personnes d'une opulente maturité, l'inévitable étrangère avide de s'instruire, habituée assidue de tous les endroits où l'on péroré. — Un conférencier fait à souhait pour l'agrément des yeux et des oreilles : fashionable un peu épais, plastronnant, étalant complaisamment sa large rondeur, sa calvitie distinguée, sa barbe soignée, s'écoutant parler et content de soi, il invite d'un geste menu ses auditrices attentives à apprécier la saveur, la finesse, la délicatesse du miel que sa bouche d'or distille et dont elles semblent se délecter.

Une telle scène de mœurs contemporaines était pour fournir à la verve aimablement satirique d'Albert Guillaume le sujet du tableau que nous reproduisons. Depuis qu'il l'a brossé — cela ne date pas de bien loin pourtant — la mode, si capricieuse en matière de toilette, a déjà eu le temps de changer ; mais les personnages typiques restent les mêmes et la conférence mondaine, plaisir très parisien, n'a pas perdu sa vogue.

LE PROCÈS CROCKER-DOYEN

— Ceux qui ne sont pas dans l'affaire, sortez ! oust ! allez !

C'est en ces termes que le garde de Paris interpellait, samedi, les pauvres diables entrés, dès l'ouverture des portes, à la première chambre du tribunal, et qui se promettaient, selon leur habitude, un bon après-midi de chaleur et de somnolence.

Mais, ce jour-là, l'audience était assiégée par une foule élégante de curieux et de curieuses, venus pour entendre le docteur Doyen plaider, après M^e Desjardin, son procès contre M. Crocker. L'huissier avait voulu leur faire faire de la place, et, sans douceur, le soldat exécutait la consigne reçue.

— C'est bon, on s'en va... Mais ne poussez pas. Touchez pas... Tout de même, on n'a jamais vu ça...

Ainsi maugréant, se lamentant, les pauvres loqueteux, le dos courbé, les pieds traînants, étaient repartis vers la rue glacée, et des fourrures, des dentelles, qui, paraît-il, « étaient de l'affaire », avaient, dans la salle, remplacé les haillons.

... Quel lugubre procès, cependant ! Quelles sé-

rières discussions de droit, quels détails douloureux, lamentables, sans grandeur ! Point d'amour, point d'action, pas d'aventure, rien de ce qui d'ordinaire attire le public aux audiences ne peut ici retenir l'attention. La curiosité se passionne d'habitude pour un roman vécu, pour un beau crime. Aujourd'hui, le sujet du drame est une agonie lente. Les scènes se passent autour d'un lit de malade. Ce n'est pas de la psychologie que font les avocats ; ils parlent de pathologie et de thérapeutique !

Que font donc là ces curieux en foule ? Pourquoi donc, au dehors, la discussion du prétoire va-t-elle se continuer dans les salons ? Pourquoi cette affaire est-elle « un grand procès » ?

Pour bien des raisons intéressantes à chercher.

* * *

D'abord c'est un procès entre malade et médecin. Le docteur Doyen doit-il rendre à M. Crocker, dont il a vainement soigné la femme cancéreuse, les 100.000 francs qu'il en a reçus ? Chacun là-dessus dit son idée. La valeur du vaccin anticancéreux, certes, on l'ignore ; mais, la maladie et la santé, c'est l'affaire de tout le monde. Et ce n'est pas seulement parce que l'honoraire du médecin, pour la première fois, peut-être, atteint les six chiffres, que la question litigieuse se plaide en conversations dans tous les endroits où l'on cause. 100.000 francs ! Ce n'était qu'une méprisable poignée de dollars pour ce multimillionnaire : deux journées de ses revenus, à peine. Mais cet honoraire évoque chez trop de gens l'amer souvenir de soucis pécuniaires greffés sur des angoisses pareilles aux siennes, pour que ceux-là ne se sentent pas quelque sympathie pour le demandeur. Quiconque, au seuil d'une chambre d'opéré ou au sortir d'une consultation, dût faire subir à sa bourse la saignée nécessaire, admet malaisément en faveur du docteur Doyen cet argument juridique, pourtant très sérieux, décisif, peut-être :

— La convention fait la loi des parties. Pourquoi le médecin rendrait-il l'argent que, librement, on lui a versé ?

— Est-ce qu'on est libre, répondront-ils ? Est-ce qu'entière est la volonté quand un être cher est là qui se plaint et va bientôt mourir ; sans doute, le sauverait-on en appelant à son chevet, au lieu de ce « petit médecin » qui s'avoue parvenu au terme de sa science, tel ou tel grand maître de la médecine !... Est-ce qu'on peut hésiter ? Est-ce qu'on réfléchit ? Libre ? L'homme qui se noie est libre aussi de ne point empoigner la corde qu'on lui lance. Lui, du moins, il a le droit de préférer la mort. Il s'agit de lui-même. Mais, quand c'est le salut de la femme ou de l'enfant qui est en cause, est-ce que discuter, réfléchir, ne semblerait pas criminel ? Est-ce qu'on trouve même jamais trop cher, en de tels moments, le prix demandé par le médecin qui apporte dans la maison du mourant la santé ? Pour sauver celui qui souffre, ceux qui l'aiment donneraient, comme Antonio, une livre de chair. On peut leur demander toute leur fortune. Ils trouveront alors que c'est la juste récompense de l'espoir qui leur est rendu...

Quel est d'ailleurs le prix de cette espérance ? Cette question est encore de celles qui font l'attrait du procès Crocker-Doyen. L'éminent chirurgien qui croit avoir trouvé le vaccin du cancer a demandé 100.000 francs au mari de la malade. Que valaient ses soins ? Que vaut une visite de médecin ? Le juge de paix qui règle des honoraires litigieux la fixe à 5 francs, « selon l'usage ». Cent sous : voilà le tarif pour ceux que les maîtres des hôpitaux nomment les « médecins de quartier ». Mais le temps d'un professeur de faculté est inappréciable : 3.000, 5.000 francs sont des sommes souvent demandées pour une opération...

Le prix d'une consultation ? On ne le taxe pas plus que celui d'une plaidoirie, d'un tableau, d'une œuvre d'art quelconque : il dépend de la fortune de celui qui paye et de la notoriété de celui qui reçoit. Or, M. Crocker est milliardaire, dit-on. Le docteur Doyen est, à coup sûr, un des plus habiles chirurgiens de France, un des médecins les plus connus d'aujourd'hui. Le contrat pouvait se chiffrer par centaine de mille francs. Ils pouvaient l'un avec l'autre traiter en grands seigneurs.

Les petites gens, les ignorants qui les voient aux prises admirent ces personnages face à face :

Le riche Américain, tout-puissant par son or, le savant médecin, maître de la vie humaine. Les deux forces de notre temps, les deux reines du monde sont là. La banque, la science. Elles se mesurent dans ce procès. L'une qui, au chevet du lit, a plié devant l'exigence de l'autre, veut, à la barre, prendre sa revanche. Le banquier a été à la merci du docteur. Il a payé d'abord, sans compter, l'espérance

de salut qu'il poursuivait à travers les deux mondes. Mais aujourd'hui — sur les conseils peut-être de confrères malveillants, car la science n'est point une et indivisible — voici le médecin mis en accusation, le voici contraint de se défendre, et forcé, contre toute coutume, de justifier son ordonnance...

Car M. Crocker dit à M. Doyen : « Cet espoir de guérison que vous m'avez vendu 100.000 francs, vous ne l'avez pas vous-même. Vous m'avez extorqué mon chèque... » Dès lors, à l'audience, se transportent les discussions des académies, des sociétés, des congrès médicaux. Guérit-on le cancer ? Qu'est-ce que le cancer ?... Le *Micrococcus neoformans* de M. le docteur Doyen est-il le *primum movens* de la monstrueuse végétation organique ? Quand le cancer est-il généralisé, quand est-il en voie de généralisation ? A la suite des plaideurs, voici que nous plongeons au fond des ténèbres bactériologiques. Dans l'épouvante de toucher les sources de la mort, nous trébuchons derrière nos guides. Hélas ! pour nous conduire à travers cet enfer, ils discutent, aggravant notre effroi, sur le chemin à y suivre. Ce vaccin que le docteur Doyen a injecté à M^{me} Crocker n'est qu'un virus mortel aux dires de ses confrères. L'écho des querelles médicales pénètre jusque dans le prétoire et nous sommes terrifiés d'entendre ces docteurs dont le savoir nous éblouit se lancer à la tête des épithètes... virulentes.

Pauvre chair à microbes, auquel de ces maîtres faut-il te confier ? C'est à qui, parmi tant de thérapeutes, aura plus profondément creusé le problème. Mais la solution, la bonne, celle qui fait vivre ? Qui l'a trouvée ?

— Moi, dit le docteur Doyen, seul au milieu des clameurs de dénégation de ceux qu'il nomme « les officiels ». Je guéris le cancer, autant qu'on peut guérir un tel mal : je prolonge, j'améliore, j'ai le droit de dire au malade la phrase écrite dans mon « forfait » : « J'espère guérir. »

Ah ! comme on voudrait le croire ! Mais combien le tribunal doit se sentir incompetent pour juger le litige ! Comme il aimerait à trouver le moyen de droit qui lui permît de trancher le procès sans prendre parti dans la querelle ! Certes, il doit être bien tenté de réduire ces honoraires formidables : 100.000 francs ! Le revenu de ce capital correspond au traitement d'un substitut de deuxième classe ! 100.000 francs ! Le président du tribunal de la Seine met cinq ans à les gagner et M. Doyen les a touchés pour six courtes visites... 100.000 francs ! Pour déclarer exagérée la rémunération du docteur, les magistrats épuiseront toutes les ressources de la doctrine, tous les trésors de la jurisprudence.

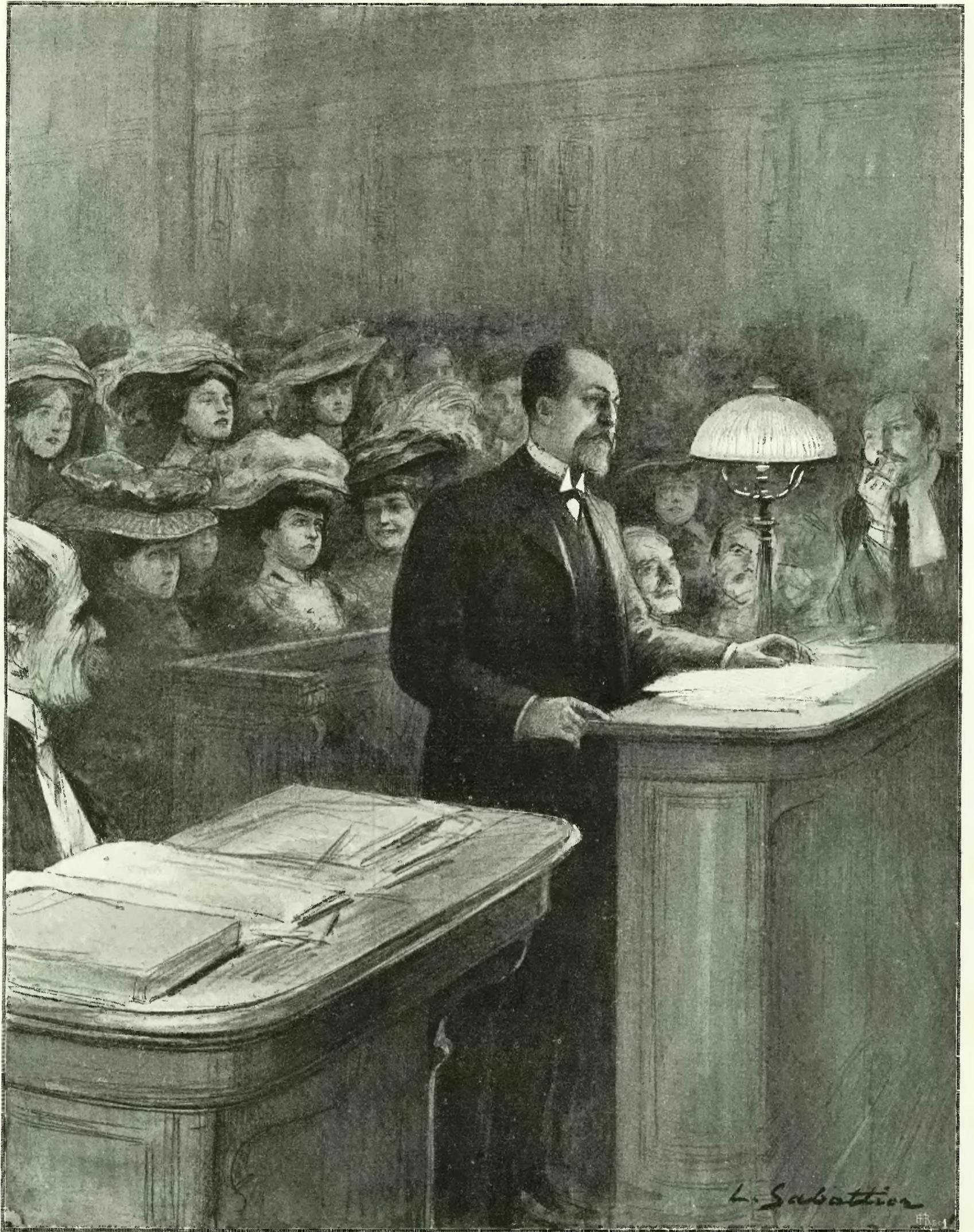
— Si j'avais sauvé M^{me} Crocker, a dit le docteur Doyen, qu'on a écouté avec le plus vif intérêt, l'autre jour, à la barre de la première chambre, si j'avais sauvé M^{me} Crocker, comme j'affirme avoir sauvé d'autres malades, je serais béni de son mari. Elle est morte. Il convie le tribunal à me déshonorer ! Est-ce ma faute si je n'ai pu réaliser mon espérance ? Un médecin n'est pas le bon Dieu...

* * *

Le public ne sait à qui donner raison ; il écoute avec passion, discute, reste indécis en somme. On est effaré du prix de ces visites à 16.600 francs l'une. Mais le geste du milliardaire réclamant son argent paraît bien mesquin. Dans une pièce des Variétés, quelque roi du pétrole chantait ce refrain :

Et voilà comment, nous, les milliardaires,
Comment, en prenant Paris pour décor,
Nous faisons, avec notre or,
Des choses extraordinaires,
Que ne saurait faire
Aucun de vos millionnaires.

Ce personnage d'opérette avait raison. Quel millionnaire de chez nous aurait eu le courage de soutenir ce procès ? Qu'en droit il ait tort ou raison, comment peut-il supporter l'écho des débats qu'il a provoqués ? Comment n'a-t-il pas épuisé toute sa faculté de douleur dans la lutte vaillante qu'il a soutenue pour sa femme contre la mort ? Il n'éprouve pas, dans son deuil, le besoin de chasser de sa mémoire ces souvenirs : Mrs Crocker, vainement soumise à tous les bistouris des chirurgiens d'Amérique et d'Europe ; les souffrances de la malheureuse ; sa mort ; son « cas » publiquement discuté dans toutes les gazettes médicales des deux mondes ; l'histoire de ce pauvre corps et de ses tumeurs devenue sujet de chroniques, de polémiques, d'interviews... tout cela n'a pas lassé M. Crocker. Il n'a pas le désir d'un peu de silence pour la morte qu'il a aimée. De loin, il conduit son procès. On lui



LE PROCÈS CROCKER-DOYEN. — Devant la première chambre du tribunal de la Seine, M. le docteur Doyen expose lui-même pourquoi les soins qu'il donna à M^{me} Crocker justifiaient 100.000 francs d'honoraires. — Dessin d'audience de L. Sabattier.

câble les incidents d'audience et le télégraphe rapporte ses réponses, ses réfutations.

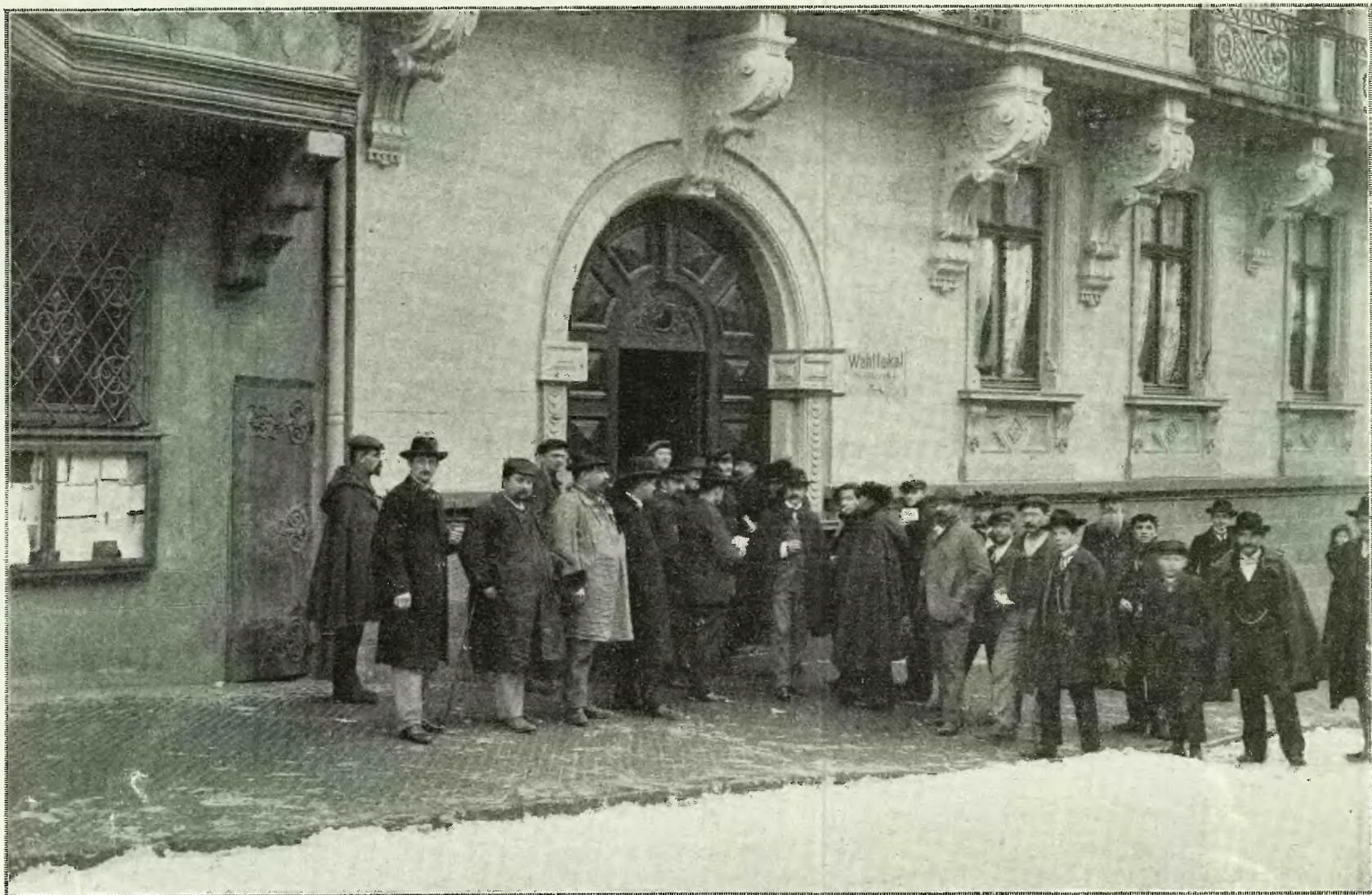
Il sait que sous les yeux du tribunal passent des schémas ; que l'image de cette poitrine envahie par la cuirasse cancéreuse est une pièce du dossier ; que le prétoire connaît tous les secrets révélés

dans les salles d'opération, puisqu'il a délié son adversaire de toute discrétion professionnelle. Pas un moment il n'a manifesté le désir d'en finir avec un débat atroce qui, trois ans après la mort de la malade, prolonge encore l'horreur de sa longue agonie.

— Je ne suis pas sentimental, dit, en faisant sa cour à une Parisienne, un autre héros de comédie, le Yankee de *la Chance du mari*. Je ne suis pas sentimental. Je suis Américain.

M. Crocker aussi.

HENRI VARENNES.



Électeurs alsaciens devant la porte de la mairie de Saverne le jour du scrutin. — Photographes Merckling.



Distribution de bulletins dans un groupe socialiste.

LES ÉLECTIONS EN ALSACE-LORRAINE

Jamais, en Alsace-Lorraine, on n'a parlé de la France autant et aussi haut que dans la période électorale actuelle. A vrai dire, la protestation pure et simple n'entre plus précisément en ligne dans les discussions politiques ; aujourd'hui, on est pour ou contre le centre ; pour ou contre la sociale-démocratie ; on est surtout pour l'autonomie de l'Alsace-Lorraine. Cependant, l'image de la France plane au-dessus de presque tous les débats et réside secrètement au fond de presque tous les cœurs.

Les libéraux rappellent aux Alsaciens-Lorrains que leurs ancêtres ont participé aux luttes héroïques de la Révolution française. Le candidat socialiste de Metz dit aux électeurs : « Nous sommes les petits-fils de ceux qui, à Valmy, ont canoné les contre-révolutionnaires prussiens. » A Vic, dans une réunion publique, une attaque un peu trop vive ayant été lancée contre le gouvernement français, un conseiller général s'est écrié : « Ne touchez pas à notre ancienne patrie ; le poteau frontière est près de nous. » Ajoutons que la plupart des cléricaux alsaciens qui attaquent si fort le gouvernement français affirment qu'ils savent le distinguer de la France elle-même. A Strasbourg, un candidat libéral a montré la France

marchant avec un sublime courage à la tête de la civilisation et faisant, sur le monde, le geste auguste de la Semeuse.

En traversant les villes d'Alsace-Lorraine, le voyageur qui ne lirait pas de journaux ne saurait deviner que l'on est en pleine période électorale. Aucun placard sur les murs. A Strasbourg, sur les colonnes disposées de loin en loin pour les affiches de théâtre, on aperçoit quelques affiches électorales, lesquelles n'ont rien du tout de dramatique. Elles ne contiennent guère que le nom et l'étiquette politique des candidats. La bataille ne se livre que dans les réunions publiques et dans les journaux.

Ouvert à 10 heures et fermé à 7 heures, le scrutin a lieu dans les salles d'école. Les petits écoliers qui ont vu le vendredi 25 janvier, jour du premier tour de scrutin, transformé soudain en un beau dimanche, aspirent aux dissolutions du Reichstag comme à d'excellentes aubaines.

Devant la salle de vote, trois distributeurs de bulletins, se penchant vers l'électeur, lui glissent un papier dans la main et un nom à l'oreille. Au fond de la salle, sur des bancs, sont assis les membres du bureau, accompagnés de nombreux collaborateurs pour le pointage. En face, se dresse la cabine d'isolement (parfois un simple paravent) à l'abri de laquelle l'électeur introduit son bulletin dans une enveloppe. Les

enveloppes officielles, que distribue, dans la salle même, un fonctionnaire en costume civil, sont un peu plus grandes que les enveloppes françaises destinées au papier à lettre ordinaire. Blanches en dehors, bleues en dedans, elles portent, en guise d'adresse, l'aigle impériale. Chose fort curieuse : leurs bords ne sont pas gommés ; impossible de les clore ! Les Alsaciens-Lorrains qui, emportés par l'habitude, les approchent de leurs lèvres, les laissent retomber avec un sourire et se disent : « Pour le secret comme pour la liberté du vote, les Allemands font tout à demi. »

Dès 7 heures du soir, à Strasbourg, devant l'hôtel d'un journal, les pieds sur la neige gelée, dans l'ombre, la foule

attend, immobile, patiente, muette. Elle se compose en grande partie d'ouvriers, d'employés, de petits bourgeois. Bientôt, sur un panneau de bois, des chiffres violemment éclairés donnent, à mesure qu'ils arrivent, les résultats du scrutin. Chaque chiffre nouveau est salué d'un cri sourd et bref. Pas d'acclamations ! Pas de chants ! Dès que le dernier chiffre est affiché, la foule s'en va comme elle est venue.

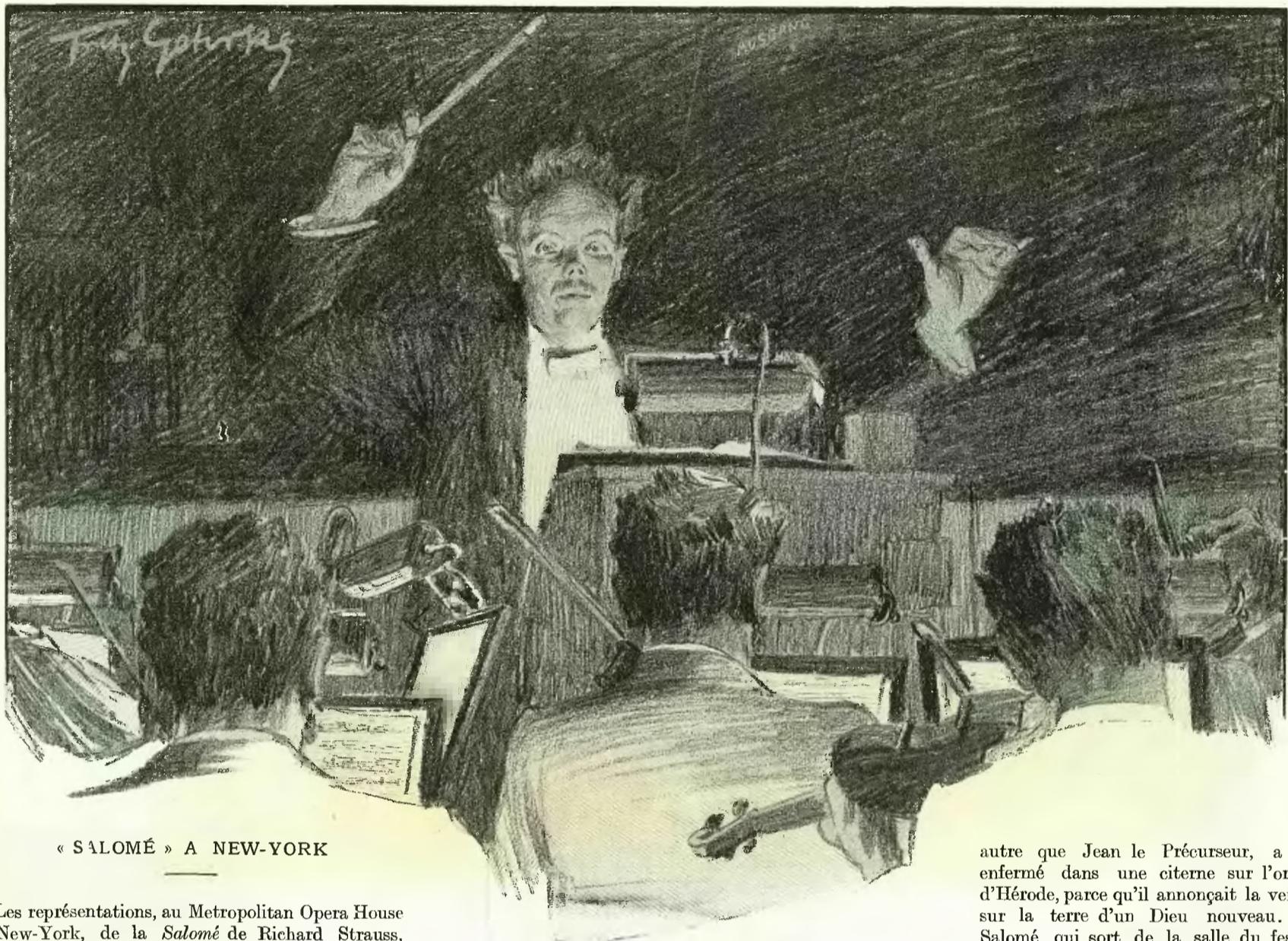
En Alsace-Lorraine, le centre et le socialisme, c'est-à-dire les deux partis d'opposition — opposition absolue et constante pour l'un, opposition relative et peut-être éphémère pour l'autre — ont conquis du terrain. Les socialistes obtiennent 80.000 voix (ils ont gagné un siège à Mulhouse) ; le centre, 48.000 ; les libéraux, 110.000.

Les électeurs, en général, ne sont pas si hostiles aux crédits coloniaux. Ils estiment sans doute que l'Allemagne a besoin de débouchés, et qu'il faut poursuivre jusqu'au bout ce qu'on a commencé. L'Allemagne ne sait pas encore ce que coûtent les colonies. D'un geste large, elle met la main dans l'engrenage. Il y a quelque vingt ans, Bismarck disait : « Laissons la France occuper la Tunisie. La Tunisie occupera la France. » Voici que l'Allemagne occupe l'Afrique du Sud-Ouest...

EMILE HINZELIN.



Une salle de vote en Alsace (un électeur sort de la cabine d'isolement après avoir glissé son bulletin dans l'enveloppe officielle).



« SALOMÉ » A NEW-YORK

Les représentations, au Metropolitan Opera House à New-York, de la *Salomé* de Richard Strauss, ont provoqué, la semaine dernière, les protestations d'une société dont on connaît le rigorisme excessif. On s'était, paraît-il, ému du réalisme avec lequel M^{lle} Fremstadt, la grande cantatrice et tragédienne lyrique, jouait le rôle de Salomé; et les plus puritains des New-Yorkais avaient vu là une profanation, un acte d'irréligion.

La *Salomé*, du compositeur allemand Richard Strauss, est un drame musical en un acte qui dure une heure vingt. Cette œuvre, qui est, au point de vue musical, une des plus colossales que la musique allemande ait produites depuis les chefs-d'œuvre de Wagner, a été donnée pour la première fois au théâtre de Dresde en novembre 1905, sous la direction de l'auteur. Depuis ce moment, elle a fait son tour d'Allemagne et elle a été importée en Amérique. Il a été question, ces derniers temps, de la jouer à Paris, à l'Opéra. Ce projet a été abandonné; mais il se pourrait bien qu'il fût repris et que Paris à son tour eût la grande joie artistique de voir *Salomé* au printemps; ce ne serait plus à l'Opéra, mais dans un autre théâtre.

Salomé, dont le texte est d'Oscar Wilde, le fameux poète anglais (qui du reste écrivait en français aussi bien qu'en anglais), se passe devant le palais d'Hérode. Le prophète Jokannan, qui n'est

Le compositeur allemand Richard Strauss conduisant la première représentation de *Salomé*. — Dessin d'après nature de Fritz Gohrke.

autre que Jean le Précurseur, a été enfermé dans une citerne sur l'ordre d'Hérode, parce qu'il annonçait la venue sur la terre d'un Dieu nouveau. Or *Salomé*, qui sort de la salle du festin d'Hérode, est subjuguée par la voix du prophète qui lance du fond de la citerne de sinistres prophéties.

Mais Jokannan est insensible au charme de la belle *Salomé*. Survient Hérode qui, excité par les fumées du vin, veut que *Salomé* danse. *Salomé* ne dansera que si on lui apporte la tête de Jokannan sur un plat d'argent. Hérode donne l'ordre de couper la tête du prophète. Ivre de joie et de sang, *Salomé* parle à cette tête qui ne lui répond plus, elle baise ces lèvres décolorées et froides que le prophète lui a refusées. Hérode a horreur de *Salomé* et la fait tuer par les soldats.

C'est la scène dans laquelle *Salomé*, vautreée à terre, embrasse la bouche du prophète, c'est cette scène qui a déchaîné les colères du public de New-York.

La musique de l'œuvre est admirable. Le compositeur Richard Strauss, qui a écrit cette *Salomé*, n'est pas un inconnu à Paris. Il est venu en mars 1906 diriger, au Concert Colonne, la *Sinfonia domestica* dont il est l'auteur. La musique et le musicien ont été acclamés. *Salomé*, qui a fait du bruit à New-York au point de vue de l'orthodoxie, ne peut qu'être triomphalement accueillie à Paris au point de vue musical.

LOUIS SCHNEIDER.

M^{lle} Fremstadt en *Salomé*, au Metropolitan Opera House de New-York.

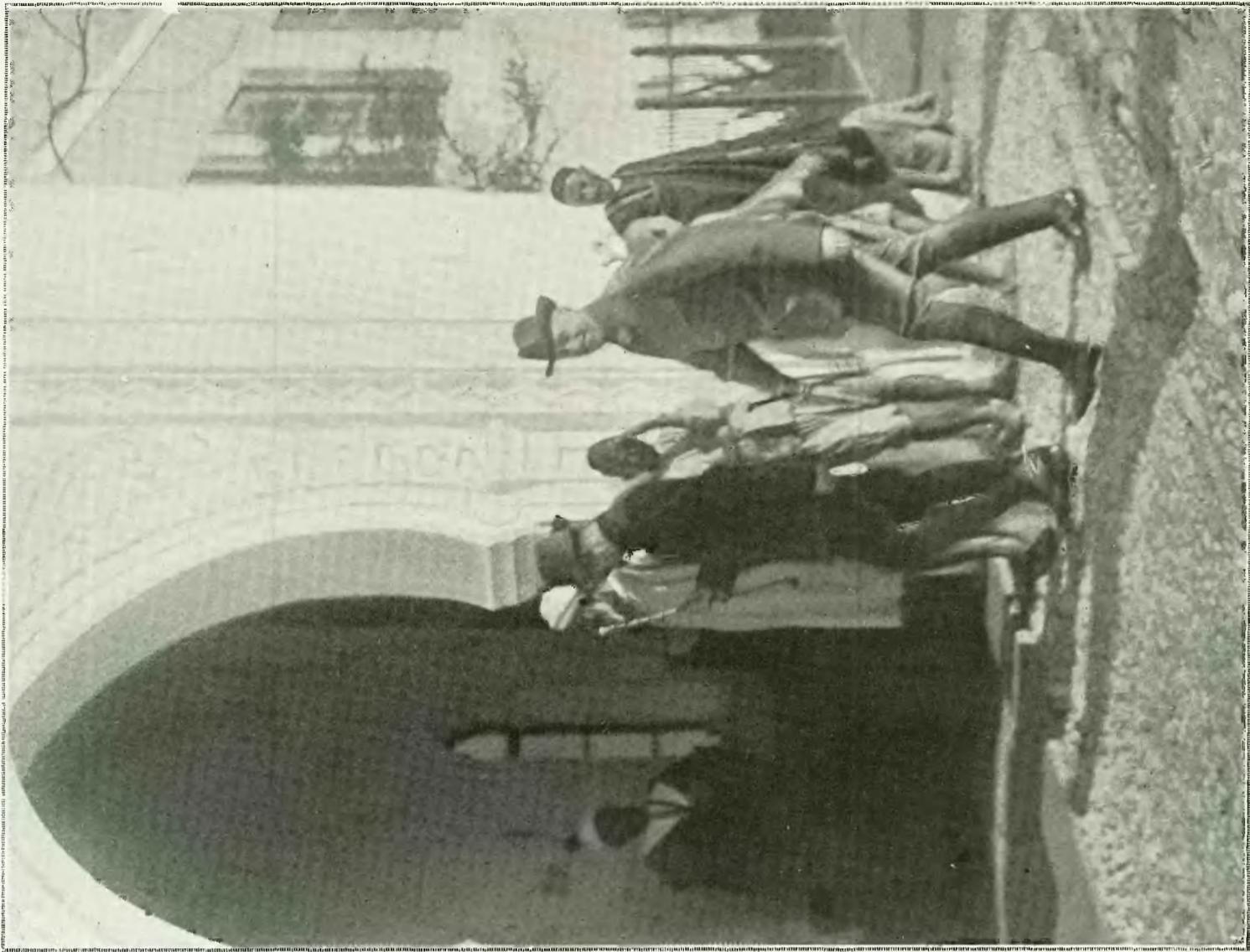


Franchissant la porte du Grand Socco.

DEUX OFFICIERS ALLEMANDS AU MAROC.

Deux officiers allemands, le commandant de Tschudi et le capitaine Wolff, viennent d'arriver en mission au Maroc, dans des conditions assez mystérieuses. Toutes les explications qu'on a pu donner sur les raisons de leur envoi à la cour de Fez n'ont pu calmer l'émotion produite par ce petit événement.

Le commandant de Tschudi serait, au dire des journaux officiels allemands, chargé de continuer le travail entrepris par M. Rottemburg, représentant, au Maroc, de la maison Krupp, et qui s'occupait, à ce titre, de la construction et de l'armement du fort de Rabat. Mais M. Rottemburg habitait soit cette dernière ville, soit Tanger.



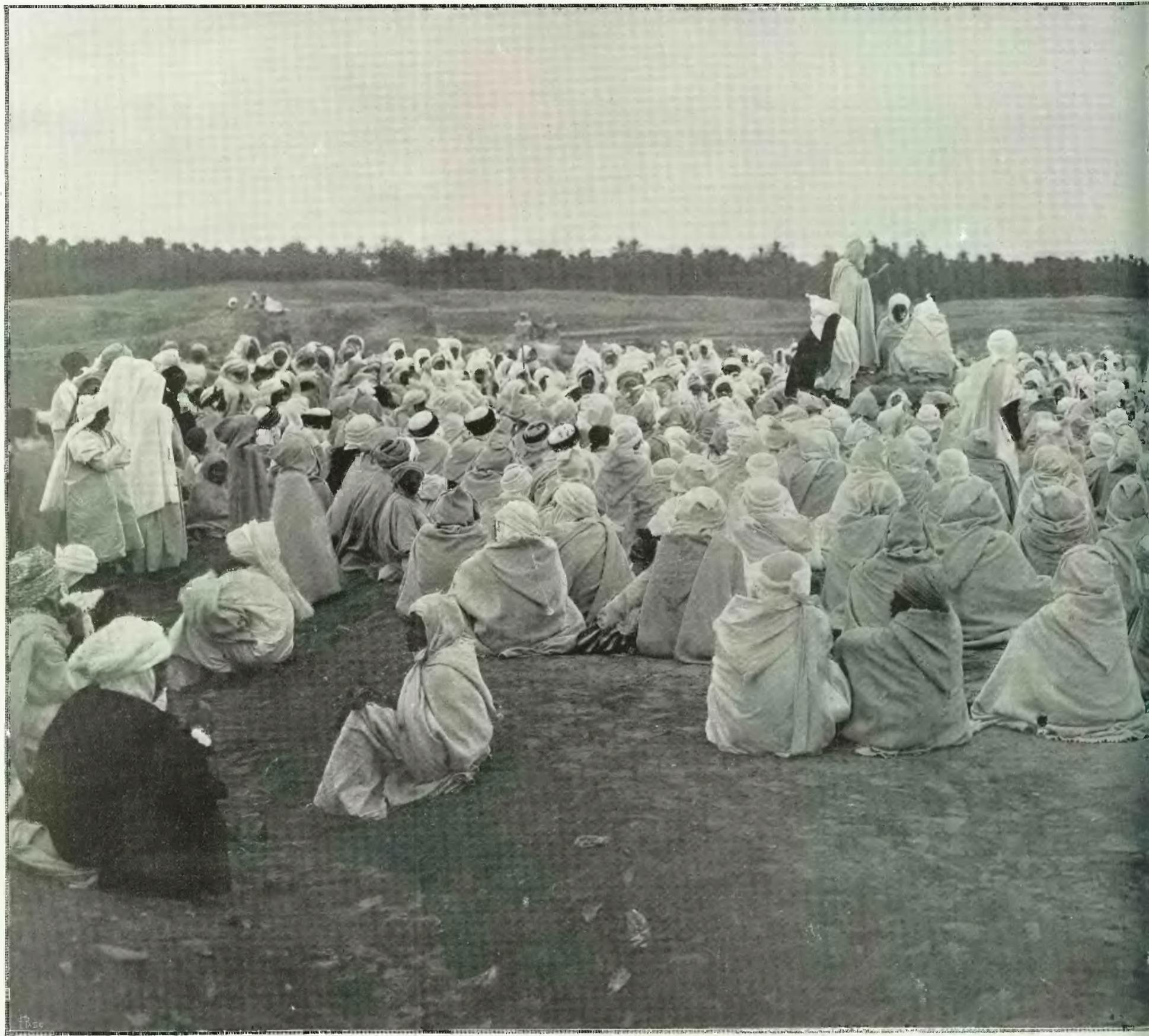
Entrant à la légation allemande.

Le commandant de Tschudi et le capitaine Wolff, qui doit être le partenaire du sultan au jeu de polo.

M. de Tschudi, en débarquant avec M. Wolff, du paquebot *Kronprinz*, ne devait faire qu'une courte halte à Tanger avant de se rendre à Fez; juste le temps des visites officielles. Il s'agit donc bien, en violation des décisions de la conférence d'Algésiras, de la création, par l'Allemagne, d'une mission militaire.

Reste le cas du capitaine Wolff: celui-ci, disent les feuilles allemandes, ne serait, pour le major de Tschudi, qu'un compagnon de séjour, les traditions de l'armée allemande s'opposant à ce qu'un officier vive dans l'isolement. Et, comme ce prétexte même paraissait terriblement spécieux, on en a donné un autre: le capitaine Wolff, joueur de polo fameux sur les bords de la Sprée, serait spécialement envoyé à Fez pour y être le partenaire du sultan, qui raffole du polo. A la bonne heure! Amusons le sultan. — après avoir tant reproché aux Français de l'avoir distrait parfois des soins de son empire.

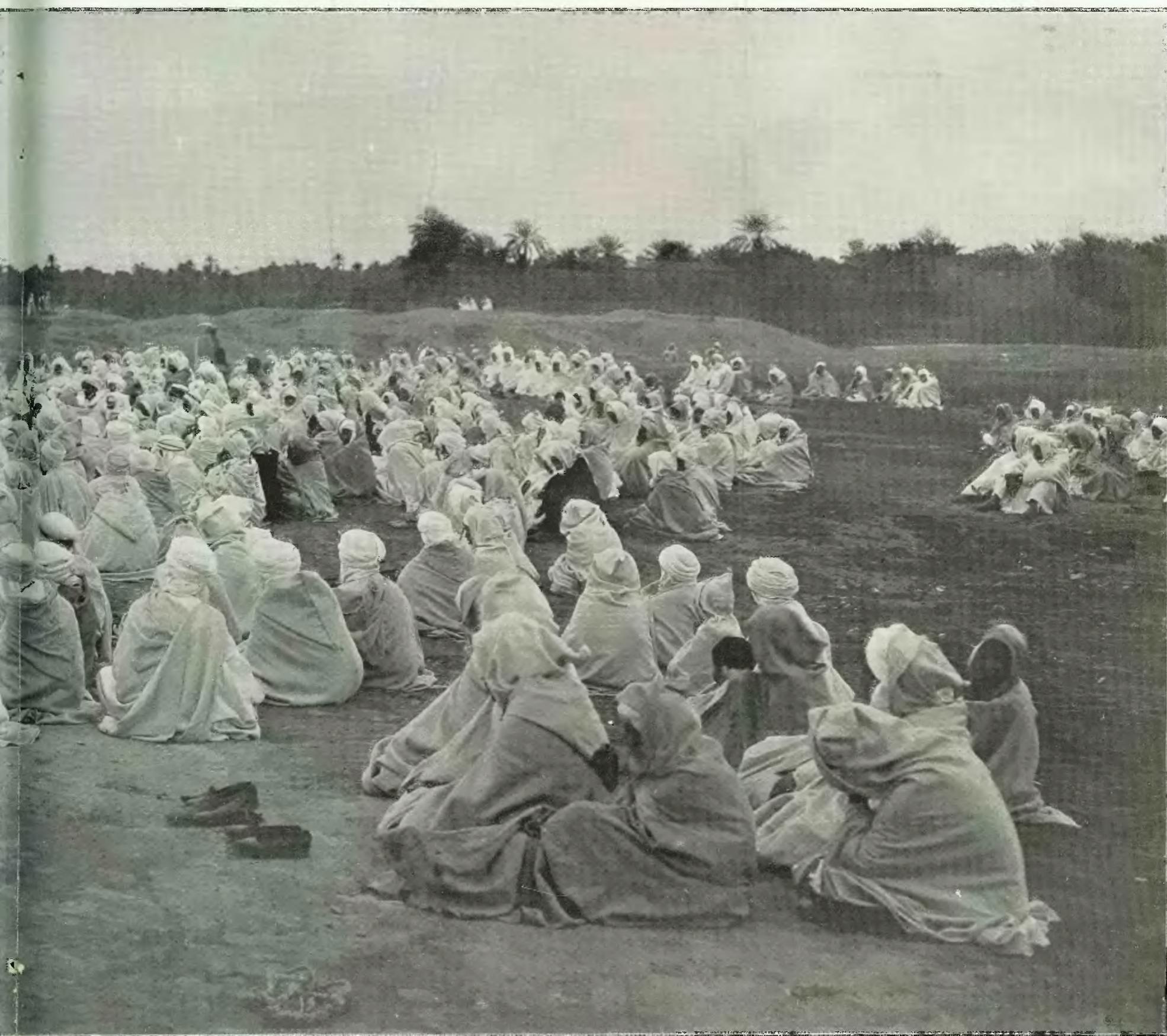
Quoi qu'il en soit, MM. de Tschudi et Wolff sont donc débarqués ensemble à Tanger; celui-ci emboitant — au propre comme au figuré — le pas à celui-là, le suivant par rang de grade, et ont fait ensemble leurs visites, en tenue de voyage, bottés, le feutre colonial relevé sur l'oreille, la cravache à la main, conquérants!



LA LECTUR

Dans une large clairière, au milieu d'un cercle de burnous blancs, immobiles et graves de toute la gravité musulmane, un vieux marabout, debout sur un tertre, lève un livre au-dessus de la foule et parle avec une voix d'extase. Dans un silence parfait et avec un pieux recueillement, les burnous écoutent le « saint » qui préside à l'acte religieux. Cet acte, ce n'est ni la prière en commun dans un

oratoire en plein vent — car les fidèles ne sont ni agenouillés ni prosternés — ni la récitation du chapelet de quatre-vingt-dix-neuf grains qui exige quatre-vingt-dix-neuf formules différentes. Les musulmans dont notre photographe a surpris, près de Biskra, les ferventes attitudes assistent à l'une des lectures du Coran qui ont lieu deux fois par an après la « grande prière », c'est-à-dire le dernier



Cliché Bougault Biskra (Algérie).

E DU CORAN

jour du Ramadan et le premier jour de la « fête du Mouton », célébrée la semaine dernière. Le Coran, d'après les exégètes musulmans, est un feuillet détaché du livre qui se trouve dans le ciel et qu'Allah a fait descendre sur la terre pour servir de guide aux hommes. Mais ce « feuillet », qui ne compte pas moins de six mille versets, est obscur et doit être interprété par un homme de Dieu. Le Coran

impose cinq grandes obligations : la prière, le jeûne, l'aumône, le pèlerinage et la guerre sainte. Dans l'état actuel des esprits, surexcités, dit-on, par l'agitation marocaine, il ne serait point étonnant que le marabout hiératique de notre photographie commentât, au milieu des burnous silencieux, les versets menaçants pour les infidèles.



DELACROIX. — Prise de Constantinople par les croisés.



DECAMPS. — Sortie de l'école turque.

UN DON D'ŒUVRES D'ART A L'ÉTAT

M. Etienne Moreau-Nélaton vient de faire à l'Etat un don admirable : toute la collection de tableaux, d'aquarelles, de dessins des maîtres de l'école de 1830 que son aïeul, M. Adolphe Moreau, avait commencé à réunir ; que son père et sa mère avaient augmentée encore ; que lui-même, enfin, a complétée et mise à jour, si l'on peut dire, en y joignant quelques-unes des œuvres les plus fameuses des peintres contemporains, et notamment des impressionnistes. On évalue à plus de 3 millions la valeur marchande de l'ensemble.

Mais, la plupart des peintres représentés ne remplissant pas les conditions requises, soit qu'ils vivent encore, soit qu'il ne se soit pas écoulé, depuis leur disparition, le temps exigé par les règlements, elle ne peut entrer en bloc au Louvre. Elle va donc faire un stage de quelques années au pavillon de Marsan, où M. Georges Berger et le comité de l'Union centrale des Arts décoratifs lui ont accordé avec empressement l'hospitalité. Son catalogue comprend cent quatre-vingt-neuf numéros, dont cent peintures. Elle emplit cinq salles et deux galeries, que l'on a inaugurées ce vendredi.

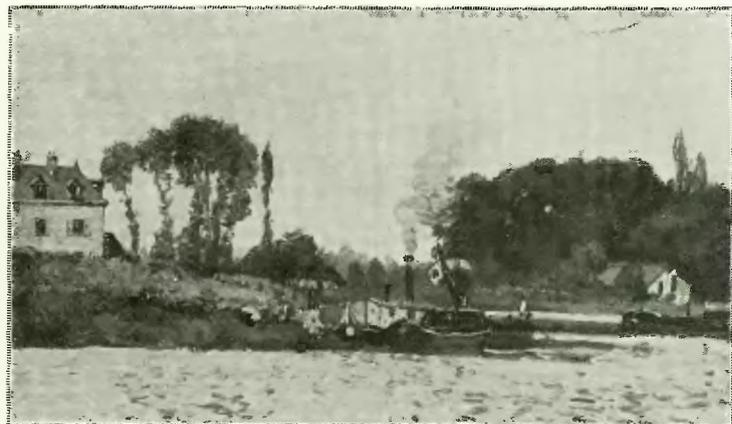


PUVIS DE CHAVANNES. — Le rêve

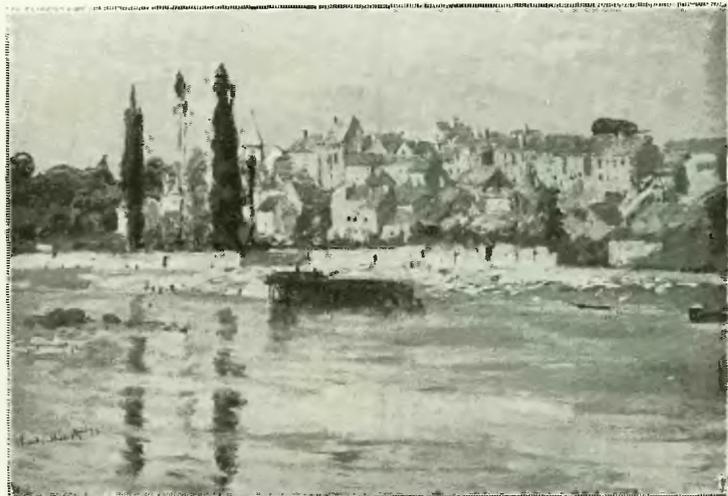
Cette série d'œuvres, groupées par une famille où l'on est artiste par tradition — M^{me} Moreau-Nélaton, mère du donateur, peint élégamment et fut, aux côtés de Deck, au nombre des rénovateurs de l'art céramique, et M. Etienne Moreau-Nélaton est lui-même un peintre du plus délicat talent — cette série est d'une tenue superbe. A côté de chefs-d'œuvre classés, comme une variante de *la Prise de Constantinople par les croisés*, que nous reproduisons ici, et *le Prisonnier de Chillon*, d'Eugène Delacroix ; *la Sortie de l'école turque*, de Decamps ; *l'Eglise de Marissel*, de Corot, acquise à prix d'or à la vente Mame, il y a deux ans ; *la Velléda* et d'autres figures du même maître ; comme *l'Hommage à Delacroix*, une des toiles les plus parfaites de Fantin-Latour ; *l'Intimité*, d'Eugène Carrière ; *le Déjeuner sur l'herbe*, de Manet ; la vue prise à *Carrières-Saint-Denis*, et *le Pont d'Argenteuil*, de M. Claude Monet ; *le Rêve*, de Puvis de Chavannes ; un Troyon, *le Pâturage* ; *l'Ecluse de Bougival*, de Sisley, et des Pissarro fameux, elle ne renferme pas une œuvre indifférente. La plus petite toile, le moindre dessin y a son intérêt, constitue un précieux document pour l'histoire de la peinture du dix-neuvième siècle.



COROT. — Eglise de Marissel.



SISLEY. — Bateau à l'écluse de Bougival.



CLAUDE MONET. — Carrières-Saint-Denis.

LA COLLECTION MOREAU-NÉLATON AU PAVILLON DE MARSAN

Photographes Yvon, Vincennes



L'automobile blindée franchissant un talus sur les glacis du Mont-Valérien, en présence d'une commission du ministère de la Guerre.

UNE AUTOMOBILE DE GUERRE

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler les intéressants travaux entrepris pour faire bénéficier les armées en campagne des progrès de l'automobilisme. Des expériences faites récemment au Mont-Valérien, en présence d'une commission du minis-



La nouvelle automobile de guerre (avec vue sur l'intérieur de la tourelle).

tère de la Guerre, vient d'appeler l'attention sur un type nouveau d'automobile destiné au matériel de campagne.

Cette voiture que nous reproduisons au moment où elle escalade les pentes accidentées des glacis du fort, a trouvé là le terrain le plus difficile qu'on pût souhaiter : chemin complètement défoncé, ornières profondes, fossés, talus, dépôts de déblais, et elle a franchi tous ces obstacles sans la moindre difficulté. Quand elle rencontre un fossé très étroit, on dispose deux rails qui font pont ; quand il a 2 ou 3 mètres de large, cet expédient devient inutile : le véhicule — ceci est à remarquer — passe, non pas avec sa lancée, mais il descend dans la tranchée, s'arrête au fond, et démarre pour en sortir, aussi bien en avant qu'en arrière. Après plusieurs épreuves de ce genre, il a repris la route, est redescendu jusqu'au bas, puis s'est lancé en pleins champs, à travers les terrains les plus variés ; enfin, il est remonté gaillardement d'un autre côté jusqu'en haut des glacis.

Les caractéristiques de ce modèle sont les suivantes : son moteur a une force de 35 chevaux, ce qui permet à la voiture, pesant 2.300 kilogrammes, d'atteindre une vitesse de 45 kilomètres en palier et de remonter des pentes de 50 %. Grâce à un dispositif spécial, les quatre roues sont motrices, la partie avant est réservée au conducteur qui, en temps ordinaire, conduit comme le montre notre photographie prise de haut ; mais la barre de direction peut à volonté se diminuer, le siège du conducteur s'abaisse et l'homme disparaît complètement, se servant pour conduire des deux ouvertures qu'on voit à l'avant. La partie arrière est composée de la coupole tournante contenant une mitrailleuse ; tout autour sont disposés des casiers pouvant contenir 14.000 cartouches.

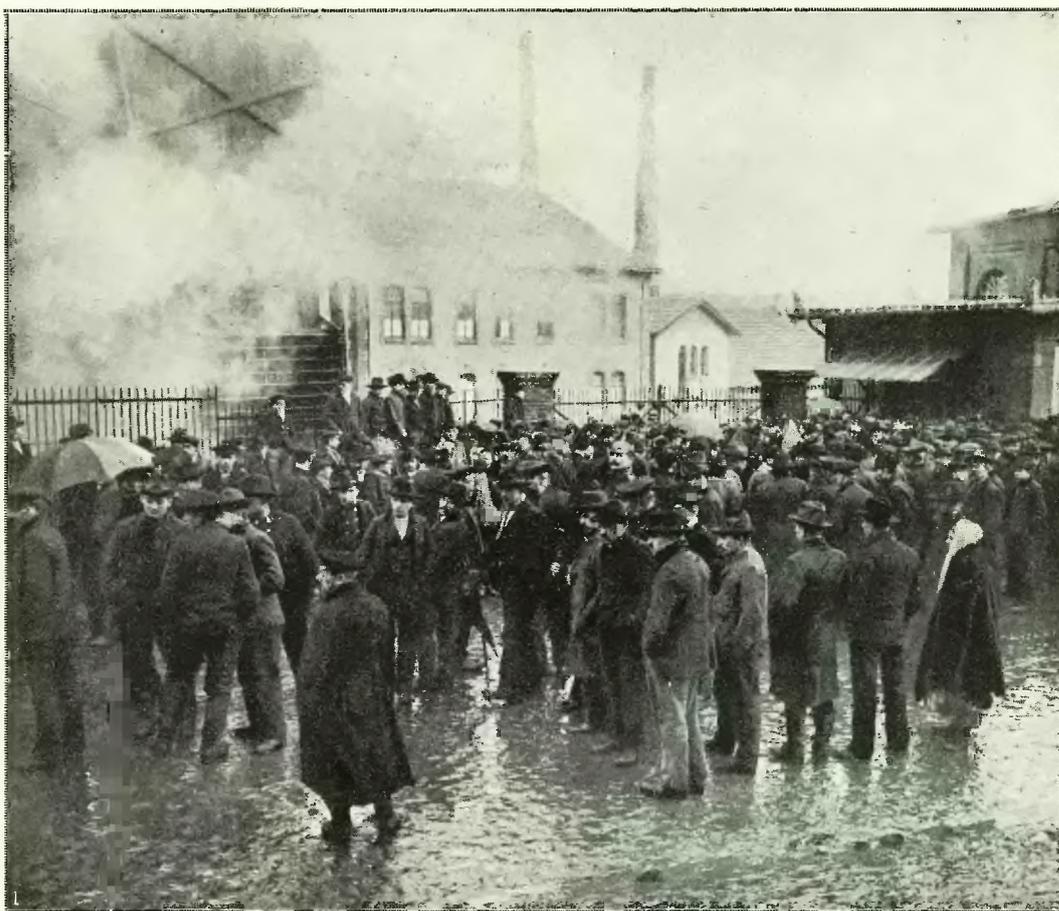
En campagne, cette coupole abriterait deux hommes : l'un comme tireur, l'autre comme servent de la pièce ; le premier, assis sur une sorte de selle de bicyclette, imprime au système le mouvement de rotation nécessaire. L'entrée de l'abri se trouve à l'arrière de la voiture ; celle de l'homme préposé à la direction, sur le côté. Il est à peine besoin d'ajouter qu'un solide blindage protège portes et parois.



Vue de la tourelle (la porte ouverte).



Aux mines de Reden, près Sarrebruck : le puits n° 3.



Devant le puits : la foule attendant les nouvelles.

LE GRISOU

Mardi 28 janvier, le même jour où, en France, dans les mines de Liévin, un coup de grisou faisait trois victimes : deux ingénieurs, MM. Vaissière et Pelvey, et un chef porion, M. Laurent, la même cause, en Allemagne, dans la mine de Reden, près de Sarrebruck, déterminait une épouvantable catastrophe.

Vers 7 h. 1/2 du matin, 572 mineurs venaient de descendre au fond du puits n° 3, à 500 mètres, lors-

qu'une explosion souterraine se produisit, secouant le sol, brisant les vitres des hangars, ébranlant, ainsi qu'un tremblement de terre, le carreau de la fosse. Là, il y eut, parmi les ouvriers, un moment de stupeur et d'affolement : leurs malheureux camarades, pensaient-ils, avaient dû périr tous, comme à Courrières. Ce moment fut court : bientôt, sous la direction des ingénieurs et des inspecteurs, des équipes de sauveteurs s'organisèrent, animées d'une admirable émulation, rivalisant de courage et d'activité. On s' imagine aisément au prix de quels dan-

gers, de quels efforts se poursuivait leur tâche. Quand elle fut achevée, on put enfin préciser le chiffre des morts, s'élevant à 270. Si celui des vivants, remontés à demi asphyxiés, est un peu plus élevé il faut ajouter que malheureusement, beaucoup d'entre eux ont été grièvement blessés ou brûlés. Durant toute la durée des travaux de sauvetage, le carreau de la mine, est-il besoin de le dire, offrit le lugubre tableau des cadavres reconnus ou méconnaissables, le spectacle poignant de scènes déchirantes.

L'INSPECTION DE LA POLICE AU MAROC

Le Conseil fédéral helvétique a désigné, samedi dernier, l'officier qui, aux termes de l'article 7 de l'acte d'Algésiras, doit remplir les fonctions d'inspecteur général de la police au Maroc. C'est le colonel d'artillerie Armin Muller, commandant de la place de Berne, qui a été choisi.

Né en 1855, colonel depuis 1899, M. Armin Muller semble devoir remplir à merveille le haut emploi dont il vient d'être investi.



Le colonel A. Muller. — Phot. A. Krenn.

C'est un homme de grand tact et de grand sang-froid. Il est de belle stature, grisonnant déjà, cavalier excellent. Il parle parfaitement le français, l'anglais et l'allemand. On le dit fort riche.

Marié à une Allemande, veuve d'un Américain, il est père de quatre enfants, deux fils et deux jeunes filles.

Le colonel Muller compte aller s'établir à Tanger dès que le sultan du Maroc aura ratifié sa nomination, comme cela est prévu par l'acte d'Algésiras. Il sera accompagné d'un officier adjoint, ayant le grade de capitaine.



M. Vaissière.



M. Pelvey.

LES DEUX INGÉNIEURS VICTIMES DU GRISOU A LIÉVIN



Narcisse (M. Decour).

Jacasse (Mme Sarah Bernhardt).

Solange (M^{lle} Greuze).

Nicole (Mme Patry). Le baron (M. Maury).

Vulcano (M. Henry Krauss).

« LES BOUFFONS » AU THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT. — Scène du III^e acte : le bouffon Jacasse (M^{me} Sarah Bernhardt) improvisant les couplets de « la Brise » sur la terrasse du château de Mautpré. — Dessin d'après nature de Léon Fauret.

Dans son « Courrier de Paris », M. Henri Lavedan dit le bien qu'il faut penser de la nouvelle pièce du théâtre Sarah-Bernhardt et de son auteur M. Miguel Zamacoïs. Nos lecteurs iront entendre ce conte lyrique; ils le liront ensuite, à loisir, dans un de nos prochains suppléments, et ils goûteront, entre tant de jolies scènes, celle que représente notre gravure. C'est le soir, sur la terrasse du château de Mautpré. Lequel des cinq bouffons que le baron a réunis saura, par sa verve et son esprit, distraire la jeune Solange? L'un d'eux est bien fait, élégant; un autre est protégé par le terrible matamore Vulcano. Jacasse, lui, est faible et bossu; n'importe, c'est Jacasse qui, sur le thème désigné: « la Brise », développe admirablement, par la voix de M^{me} Sarah Bernhardt, un poème délicieux qui lui vaut les suffrages de la petite châtelaine. — et les applaudissements enthousiastes des spectateurs.

LES LIVRES et LES ÉCRIVAINS

LA MÉMOIRE DU CŒUR, par Michel Corday.

L'Illustration ayant eu la primeur du roman édité en librairie, cette semaine même (Fasquelle, 3 fr. 50), ne semble-t-il pas tout d'abord que dépasser ici la mesure d'une brève mention soit un zèle superflu ? En offrant à nos lecteurs, après *les Frères Joldan*, accueillis avec tant de faveur, une œuvre nouvelle de Michel Corday, nous avons évidemment affirmé de façon péremptoire notre haute estime pour son talent, et, d'autre part, ces lecteurs, dont le jugement décisif a ratifié le nôtre, à quoi bon prétendre leur apprendre ce qu'ils savent déjà mieux que personne ? Quel besoin de jouer le rôle du monsieur encombrant qui prêche les convertis et enfonce les portes ouvertes ?

Cependant, il ne faut pas pousser à l'extrême la crainte de lui ressembler ; on serait alors le monsieur trop discret qui, à vouloir se taire devant les gens avertis, se prive et les prive eux-mêmes du plaisir qu'il y a toujours à se rencontrer en sympathie sur un terrain commun. Entre les deux écueils, il est donc encore préférable d'affronter les périls du premier : faisons-le délibérément.

Réduite à l'essentiel, l'histoire que nous raconte M. Michel Corday peut se résumer ainsi :

Adrien Delcambre, un jeune savant doué d'une intelligence supérieure et lesté d'une jolie fortune, aime Hélène Aubret, une jeune fille de condition bourgeoise, qui gagne son honnête et médiocre vie en professant le dessin et en peignant des éventails ; il en est aimé. Dédaigneux du « beau mariage » conventionnel, il entend l'épouser tout de suite ; généreusement, incitée d'ailleurs à ce sacrifice par une perfide intervention, elle préfère se compromettre plutôt que de compromettre l'avenir d'Adrien : elle se donne sans arrière-pensée ; il accepte en toute loyauté l'union libre, avec l'espoir de la régulariser un jour, quand il aura triomphé des scrupules de son amie. Durant des semaines, dans leur nid d'amoureux, à la lisière du bois de Boulogne, ils goûtent le parfait bonheur. Or, voilà qu'une impérieuse nécessité appelle le jeune homme en Suède, les sépare pour de longs mois. Retour du voyageur : leur fidélité réciproque paraît avoir victorieusement subi l'épreuve de l'absence, la liaison interrompue va se renouer étroitement, Adrien se montre plus que jamais résolu à épouser Hélène, lorsqu'il apprend qu'elle l'a trompé pendant son absence — une seule fois, il est vrai — mais cette fois-là vaut bien qu'on la compte. Une telle révélation, naturellement, le frappe comme d'un coup de foudre, le bouleverse, l'anéantit ; désemparé, il s'exile au fin fond du Midi, pour passer dans l'isolement la période aiguë de la crise douloureuse.

Et c'est alors que, étudiant à fond le cas, M. Michel Corday pose nettement le problème assez complexe vers la solution duquel il nous conduit par une suite logique d'ingénieuses déductions. Deux êtres s'aiment passionnément ; tant qu'ils vivent côte à côte, rien ne saurait diminuer l'ardeur ni ébranler la solidité de leur amour ; vienne un temps de séparation, l'un conserve intacte, au plus haut degré, la mémoire du cœur ; chez l'autre, une défaillance de cette mémoire amène la suprême défaillance : l'ami fidèle peut-il absoudre l'infidèle amie d'une faute unique et accidentelle ? Non seulement il le peut, mais il le doit, répond Adrien Delcambre. L'absolution, en ce cas, n'est pas un acte de clémence, c'est un acte d'équité ; car la chute momentanée d'Hélène, « ce n'est pas sa faute » ; son faux pas involontaire est attribuable à l'inégale justice distributive de la

nature, qui l'a douée à un moindre degré de cette mémoire du cœur, assez forte chez lui pour suppléer à la présence réelle.

Cette réponse à ses interrogations inquiètes, il ne l'a pas faite de premier jet. Elle est, après la violence d'une lutte intime entre le « vieil homme », imbu des traditions ancestrales, et l'« homme nouveau », nourri du suc de la science moderne, la conclusion de profondes méditations dans l'isolement, d'un consciencieux, méticuleux et méthodique travail d'examen, où notre savant s'est efforcé de concilier les « raisons de la raison » avec celles du cœur, d'être conséquent avec lui-même en conformant sa conduite à ses théories déterministes. Aussi, quand Adrien revient à Paris, est-il mûr pour le dénouement fatal, favorisé, précipité, par une intervention, — bienveillante, celle-là : — il épouse Hélène.

Certes — et c'est précisément ce qui fait l'intérêt de leur mise en œuvre, sous la forme littéraire — ces théories neuves et hardies sont discutables. On peut contester les doctrines de Lombroso tendant à la négation du libre arbitre, de la responsabilité ; aux « raisons de laboratoire » du jeune savant, si loyal et si sincère, la plupart des lecteurs, j'en suis persuadé, préféreront la conclusion simpliste que l'auteur a placée dans la bouche d'un personnage irréductiblement hostile à la thèse développée, en lui laissant, non sans quelque malice, le dernier mot. « Enfin, demande à son mari la sœur d'Adrien, pourquoi mon frère a-t-il commis la folie d'épouser cette femme ? » Et l'excellent notaire Dupreux, qui n'est point un esprit à scruter les mystères de la physiologie et de la psychologie combinées, répond bonnement : « Parce qu'il l'aimait... »

Mais, qu'on approuve ou non la thèse suivant laquelle le bénéfice d'irresponsabilité réservé aux faiblesses physiques devrait s'étendre aux défaillances morales, comment ne pas savoir gré à un romancier, observateur sagace, peintre curieux des mœurs contemporaines, de traiter librement une de ces questions troublantes que l'évolution scientifique, le mouvement intellectuel, imposent à notre attention ? Comment ne pas être séduit, captivé par l'art consommé qu'il apporte à la présentation, dans un cadre romanesque, d'un sujet singulièrement ardu, écrivain élégamment sobre, précis, nerveux, d'ailleurs vibrant et coloré quand il sied, habile à personifier les idées contradictoires, à montrer le jeu de leur antagonisme par l'opposition des types et des caractères, habile aussi à mettre en valeur telle figure reléguée au second plan pour la juste harmonie de la composition, comme cette exquise Sylvie Roncin, dotée de peu de charme physique et d'un trésor de beauté morale, le bon « copain », la vraie sacrifiée, dont le discret amour sans espoir ne laissera jamais, on le sent, faiblir en elle la mémoire du cœur ?

EDMOND FRANK.

VIENNENT DE PARAÎTRE :

Beaux-Arts.

Un magnifique ouvrage sur la *Sculpture au Louvre*, par Gustave Geffroy, vient de prendre place dans la riche collection des « Musées d'Europe » que publie la librairie Nilsson (15 fr.). M. Gustave Geffroy n'a pas tenté de réunir, en un seul volume, les études détaillées de tous les admirables chefs-d'œuvre vers lesquels les artistes du monde entier viennent en pèlerinage. Mais il s'est appliqué à nous donner, dans une suite de chapitres dont la brièveté n'exclut ni la clarté, ni la précision, un « sommaire » de la beauté, de la grâce, de l'émotion, de la pensée, que les statuaires de tous les temps ont exprimées par leurs statues et leurs bustes. Un grand nombre d'illustrations dans le texte et hors texte reproduisent les mystérieuses figures d'Égypte, images de l'immobilité et du silence, les génies cruels

de l'Assyrie, les déesses de la Grèce, les beautés inconnues dont la chair s'immobilisa dans le marbre, les *Esclaves* de Michel-Ange, la *Diane* de Jean Goujon, les bustes de l'École française à toutes les époques, la ménagerie de Barye et bien d'autres impérissables œuvres dont l'ensemble compose « le vaste poème de pierre, de marbre et de bronze où la civilisation s'exprime avec l'obscurité de ses balbutiements et la splendeur de son langage ».

Nous avons eu déjà l'occasion de faire l'éloge des deux collections consacrées aux grands musiciens, l'une par la librairie Alcan : *les Maîtres de la musique*, l'autre par la librairie Laurens : *les Musiciens célèbres*. Chacune de ces collections vient de s'augmenter d'un nouveau volume, et nous sommes heureux de signaler le *Beethoven* étudié si attentivement et avec tant d'émotion par M. Jean Chantavoine (Alcan, 3 fr. 50) et le *Weber*, dont M. Georges Servières (Laurens, 2 fr. 50) nous dit la vie d'artiste en un fort agréable récit.

Romans.

Dans la *Terre ensorcelée*, de M. Jean Vignaud (Fasquelle, 3 fr. 50), nous retrouvons les paysages girondins et landais que nous fit aimer le regretté Fernand Lafargue. Je ne veux point dire cependant que M. Jean Vignaud continue Fernand Lafargue. Le talent de M. Jean Vignaud, sobre, précis, robuste, est assez personnel pour mériter de n'être comparé à aucun autre ; et l'on appréciera sa haute tenue littéraire dans les récits qui évoquent la « terre ensorcelée » et nous font connaître : l'aventure lamentable et la patiente vengeance de l'aubergiste Freichineau ; le calvaire d'un honnête homme de juge de paix qui s'est avisé de vouloir prendre des airs, non point de bon juge, mais de juge intègre dans une bourgade tourmentée par les passions politiques ; l'histoire semi-fantastique des moutons frappés de folie dans un pacage empoisonné ; l'idylle, aimable et troublée, de Jean, le fils du riche propriétaire de vignobles, et de Mathilde, la fille du cantonnier.

Poésie.

Lorsque, voilà tantôt quatre ans déjà, parut, couronné du prix Sully-Prudhomme, le premier ouvrage de M. Charles Dumas, il ne fut pas un ami des belles lettres qui n'applaudit à la venue d'un élu, d'un poète. Toutes les espérances que nous avions conçues alors, M. Charles Dumas les réalise dans *l'Ombre et les Proies*, le nouveau volume de vers qu'il vient de faire imprimer à la Société d'éditions littéraires et artistiques (3 fr. 50) ; toutes les joies profondes que nous attendions de lui, il nous les donne. En ces temps où la vaine déclamation, le « verbalisme » creux, sont parmi les meilleurs moyens d'attirer l'attention, rencontrer un homme tout vibrant d'une émotion non feinte, un artiste qui, maître pourtant de toutes les ressources de son art, dédaigne les enfantins jeux de rimes, pour dire tout simplement en des vers souples, nuancés, jaillissants comme l'eau limpide d'une belle source — suprême perfection — ses fugitives joies, courts répit de l'ingrassable mal de vivre, les douleurs harcelantes d'un cœur tendre et hautain, saignant sous les tâches vulgaires, la fortune est peu banale ! Une âme tendre, meurtrie, inquiète, au milieu même de l'incertain bonheur, mais toujours cuirassée, contre les défaillances, de sa noble fierté et de son souverain mépris du monde, chante tout le long de ces feuilles, sur un mode neuf, l'éternelle, la plaintive chanson qui fit palpiter tant de cœurs désormais immobiles ou insensibles.

Divers.

Mentionnons : un *Essai sur l'amitié*, par M. l'abbé L. Rouzic (Lethielleux, 2 fr.) ; une étude de tactique d'infanterie : *De Gunstett au Niederwald pendant la bataille de Fröschwiller* (Lavauzelle, 5 fr.), par M. le lieutenant René Tournès ; un charmant album du dessinateur Mars : *En Corse par la Riviera* (Flon, 1 fr. 25) ; une « petite histoire d'une vieille cité », *Chartres* (Imp. Durand, à Chartres), par M. André Blondel ; et, enfin, l'*Agenda Lumière* pour 1907, le plus précieux vade-mecum des photographes, amateurs ou professionnels.

LES THÉÂTRES

Deux reprises à l'Opéra : *Thamara*, drame lyrique en deux actes et quatre tableaux, de M. Bourgault-Ducoudray (professeur d'histoire de la musique au Conser-

vatoire), sur un livret de Louis Gallet, et *l'Etoile*, ballet de M. André Wormser, d'après un livret de MM. Adolphe Aderer et de Roddaz. *Thamara* avait été entendue en 1891, avec quelque froideur ; on lui a fait, cette fois, et plus justement, un accueil favorable. *l'Etoile* avait été dansée, avec un brillant succès, en 1896 ; ce ballet ne nous revient qu'avec un acte au lieu de deux, mais il n'a rien perdu de son originalité ni de son agrément, et M^{lle} Zambelli le mime, en même temps qu'elle le danse, délicieusement.

L'Odéon a représenté *la Maison des juges*. C'est une pièce en trois actes, de tenue sévère, et pourtant non dénuée de passion, empreinte de grandeur, qui a fait applaudir les débuts dramatiques d'un brillant journaliste, M. Gaston Leroux. *L'Illustration* publiera *la Maison des juges* dans un de ses prochains numéros. Mais il faut aller la voir jouer ; les interprètes en sont excellents.

Le théâtre Antoine a monté *Anna Karénine*, pièce en cinq actes et sept tableaux d'un jeune auteur, M. Edmond Guiraud, d'après le roman de Tolstoï. Cette pièce copieuse, chaleureuse, émouvante à l'excès, a été fort applaudie le soir de la première ; elle le sera longtemps, tout le fait présumer. Ses qualités propres sont mises en valeur, d'abord par une interprétation de premier ordre en tête de laquelle il faut citer MM. Génier, Colas, Maxence, M^{me} Andrée Mégard, tout à fait grande comédienne, et aussi par une mise en scène qui semble bien, dans des décors variés et pittoresques, atteindre à la perfection même. *L'Illustration* publiera également *Anna Karénine*.

MM. Hertz et Jean Coquelin ont repris la direction de la Porte-Saint-Martin. Ils viennent de faire un gros effort en nous redonnant *Notre-Dame de Paris*, drame tiré du célèbre roman de Victor Hugo par M. Paul Meurice. On a joué ce *Notre-Dame de Paris* en 1879, puis en 1885 ; mais ses douze tableaux n'avaient pas encore été présentés avec autant d'exactitude et de couleur ; l'un d'entre eux est une véritable curiosité de mise en scène. Et l'interprétation n'est pas moins supérieure : M. de Max joue Claude Frollo ; M. Jean Coquelin, Quasimodo ; M^{me} Tessandier, la Sachette ; M^{lle} Body (débutante qui va passer à la Comédie-Française), la Esmeralda.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LES CHEFS-D'ŒUVRE DU FROID.

Tout le monde a admiré, par les grands froids, les superbes et capricieuses arborescences de la glace sur les vitres des appartements. Ces arborescences sont produites par la congélation sur le verre froid de la vapeur d'eau en suspension dans l'air d'une pièce non chauffée.



Arborescences de la glace sur une vitre.
Phot. Jarson.

Le relief et la forme de ces cristallisations, qui pourraient servir de modèles à des peintres décorateurs, sont d'autant plus accentués et plus variés que la température est plus basse.

Les arborescences que nous reproduisons ont été formées pendant les derniers froids, sur une fenêtre exposée au nord-ouest. Elles ont été photographiées à 8 heures du matin, par une température de — 11 degrés

LOUIS XVI SCULPTÉ PAR UN VOLCAN.

Nous avons reproduit récemment la photographie d'un paysage américain où s'élève un rocher simulant assez bien la tête de Cérès. Un de nos abonnés nous écrit que la France possède au moins une curiosité naturelle du même genre, ne le cédant en rien à celle qui nous a été signalée dans le nouveau monde, et il nous communique une photographie représentant des roches volcaniques situées sur les flancs de l'ancien volcan



Tête de Louis XVI formée par des rochers, près de Neyrac-les-Bains (Ardèche).

du Soulnol, à Neyrac-les-Bains, petite station thermale toute proche de Vals (Ardèche). L'un des rochers donne exactement, comme le montre notre gravure, le profil de Louis XVI.

LES FRESQUES DU CHATEAU DES PAPES, A AVIGNON.

Nous avons publié, il y a quinze jours, les premières photographies des travaux exécutés au Château des Papes, à Avignon, pour retrouver les peintures que des couches successives de badigeon avaient recouvertes. M. Boyer d'Agen, qui nous avait communiqué ces documents, prédisait que, dans la chapelle du Consistoire, on trouverait « entre les deux hautes verrières du fond, là où s'adossait l'autel, un Jugement dernier et une Crucifixion ». Ces indications semblent dès maintenant être exactes, et M. Charles Vionnet écrivait d'Avignon, ces jours derniers, à notre collaborateur :

« ... J'ai bien trouvé des traces de peintures, dans la salle du Consistoire, à l'endroit où était l'autel. Presque tout est effacé sur la pierre de taille. Quelques dessins à la sanguine, puis le badigeon autour. Je joins à ma lettre (écrite après lecture de la note de *L'Illustration* du 19 janvier, sur le Palais des Papes d'Avignon) un croquis d'une tête prise là où se trouvait un Christ en croix. Sur le côté du midi, le Jugement dernier ; là encore, quelques traces de peintures et dessins à la sanguine... On démolit les planchers, il est dangereux de rester là plus longtemps. Trois hommes blessés en deux jours... »

LA RAGE A PARIS.

Allons-nous connaître, à Paris tout au moins, cette bienheureuse situation des pays voisins, qui ignorent la rage ?

Les récentes statistiques nous permettent de l'espérer. Voici, en effet, le nombre des chiens enragés observés à Paris depuis cinq ans :

1901.....	560 cas
1902.....	280 —
1903.....	92 —
1904.....	67 —
1905.....	48 —

Félicitons la préfecture de police, et encourageons-la à aller jusqu'au bout dans la bonne voie.

UN CONCOURS DE DACTYLOGRAPHIE.

Dimanche dernier s'est disputé, dans l'arène du cirque Métropole, le championnat de la machine à écrire. C'est la première fois qu'un concours de ce genre aussi important a lieu en France. Organisé par nos confrères *les Sports* et le *Sténographe illustré*, il a réuni cent cinquante-deux concurrents.

L'épreuve a duré quatre heures pendant lesquelles M^{lle} Gabrielle Revert, classée première, a imprimé 17.000 mots du texte de

Paul et Virginie, ce qui représente 70 mots par minute. Dans le même temps, un copiste à la plume a transcrit seulement 9.000 mots. Ainsi se trouve démontrée, une fois de plus, l'écrasante supériorité comme vitesse de la dactylographie sur l'écriture ordinaire.

LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL ENTRE LA TOUR EIFFEL ET BIZERTE.

Il y a quelques jours, une dépêche transmise de la tour Eiffel à Port-Vendres par la télégraphie sans fil parvint à Bizerte, soit à environ 1.400 kilomètres de Paris. Le fait a paru d'autant plus intéressant que le poste de Bizerte n'est pas installé pour les communications à grande distance. D'après cela, le rayon d'action du poste de la tour Eiffel serait représenté par une ligne touchant Lisbonne, Malaga, Constantine, Bari, Belgrade, Koenigsberg et Christiania.

Cette indication, il est vrai, n'a rien d'absolu. La distance franchissable par les ondes hertziennes, moindre sur terre que sur mer, varie suivant la nature et le relief du terrain ; elle dépend encore, dans une forte mesure, de la puissance des appareils. Ainsi, grâce à une installation pour laquelle la plate-forme de la tour Eiffel n'offrirait peut-être pas une place suffisante, la station du cap Lizard a pu communiquer avec Bari, situé à environ 2.000 kilomètres, derrière la grande chaîne des Alpes. Elle a, de même, transmis des dépêches à Gibraltar, et, une fois, elle a pu se tenir en communication constante avec un bateau, le *Duncan*, allant des côtes d'Angleterre à Gibraltar.

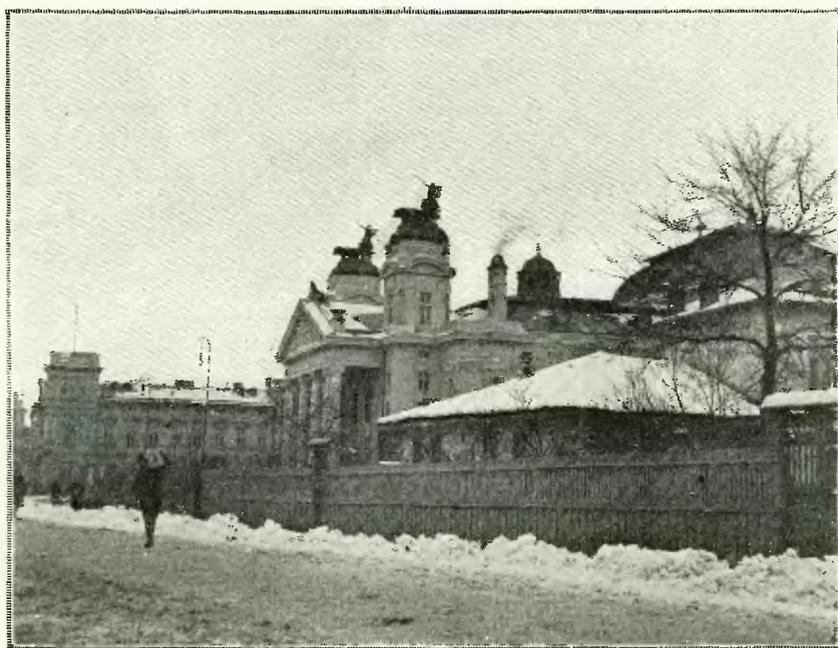
Ce dernier résultat est exceptionnel ; car il est actuellement fort difficile de garder le contact avec un poste mobile. Cela explique sans doute, au moins en partie, pourquoi la station anglaise, ayant été chargée de se tenir en relation avec le *Carlo-Alberto* qui portait le roi d'Italie revenant de Cronstadt, les communications, ininterrompues pendant la traversée de la Baltique, de la mer du Nord et de l'Océan, s'arrêtèrent quand le croiseur arriva dans les eaux de la Sardaigne.

Quoi qu'il en soit, le fait de pouvoir assurer, avec des appareils de puissance moyenne, la communication entre Paris et la côte tunisienne, présente, au point de vue militaire, une importance de premier ordre.

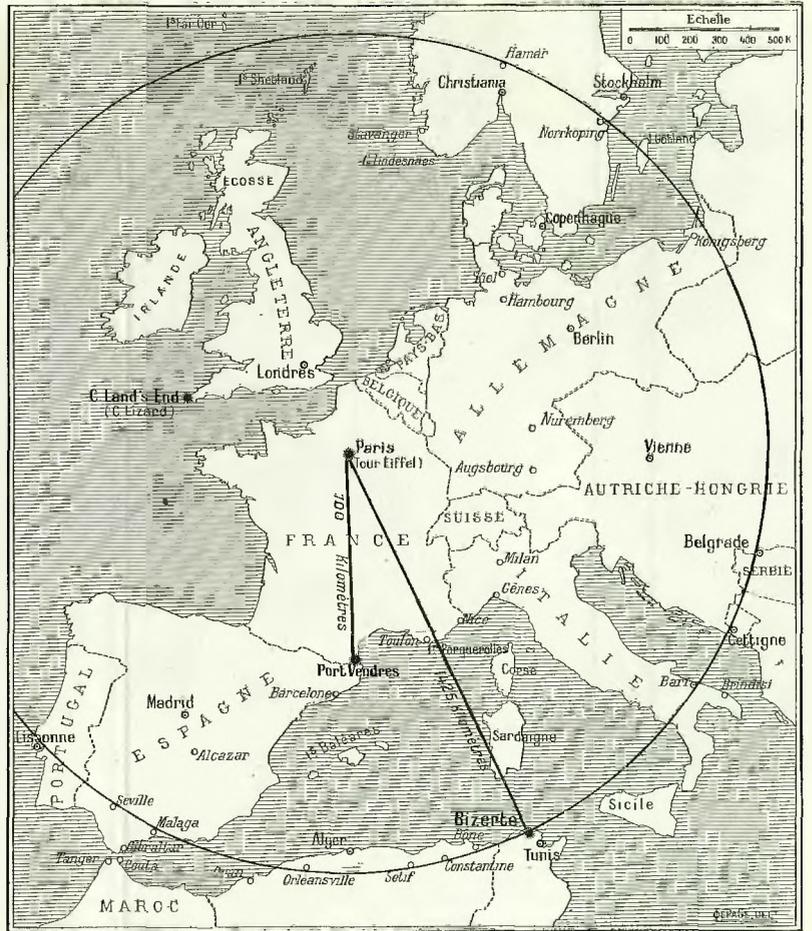
INAUGURATION DU THÉÂTRE DE SOFIA.

Le théâtre de Sofia, premier théâtre digne de la civilisation bulgare, s'élève non loin du palais du prince, en face du jardin de la ville, dans le quartier neuf où ont été construits l'Union Club, rendez-vous de la société diplomatique, politique et militaire, et le grand bâtiment du ministère de la Guerre, ruhe centrale d'une armée d'année en année plus forte.

Tout à côté du théâtre, au style viennois pompeux et un peu chargé, au grand péristyle, au toit surmonté de motifs ailés, subsiste, toute petite, très basse et très modeste, la maison de Karaveloff. Sur la



Le nouveau théâtre de Sofia (au premier plan l'ancienne maison du patriote bulgare Karaveloff).



Cercle figurant la zone actuellement connue comme pouvant être soumise aux ondes hertziennes émises de la tour Eiffel.

gravure on voit cette maison au premier plan, dominée par l'édifice neuf. C'est là que vécut simplement l'homme politique qui, au lendemain de la délivrance, constitua la gauche bulgare, cette gauche qui eut avec elle presque tout le pays. De cette gauche karaveliste se sont détachés par segmentation presque tous les partis bulgares actuels : tsankovistes ou progressistes, guidés au début par Tsankoff et aujourd'hui par M. Daneff, président du Conseil lors de la grande crise macédonienne de 1902-1903 ; les stambouloviens ou nationaux-libéraux, aujourd'hui au pouvoir avec M. Petkoff, disciple de Stambouloff ; les radoslavistes, etc... La veuve et collaboratrice de Karaveloff continue à habiter la maison du vieux chef. Karaveloff était un russophile ; mais il faisait passer avant tout les droits et l'indépendance de sa patrie bulgare : « Que venez-vous faire dans la maison des autres ? », disait-il un jour à des Russes qui prenaient part à une manifestation bulgare.

Ce contraste entre le théâtre et la chaumière donne une idée précise et exacte de ce qu'est aujourd'hui Sofia. Une capitale moderne, un peu américaine, avec des

palais, des maisons de cinq étages et des trolleys, se substitue à la vieille et petite cité slavo-turque. M. Petkoff a fait raser, quand il était maire, des quartiers entiers. L'Union Club s'élève sur l'emplacement de marais aujourd'hui desséchés. Les jardins du palais princier étaient un cimetière turc. Le quartier des tziganes musulmans, qui séparait presque la gare et la ville, va être rasé : ses habitants ont été transférés à quelques kilomètres, en pleine campagne. Des musées historique, ethnographique, sont constitués. Sofia, comme la Bulgarie entière, se modernise et grandit à vue d'œil. Seules bientôt, une vieille mosquée et l'antique église en ruine de Sainte-Sophia apprendront au touriste que Sofia a une très vieille histoire, comme la principauté bulgare dont elle est devenue la tête depuis l'indépendance acquise en 1878 et en 1885.

Le passé lointain de la plus grande Bulgarie a été évoqué lors de la représentation de gala donnée pour l'inauguration. On représenta d'abord un à-propos en deux tableaux : au pied du Rhodope les muses bulgares prédisaient la liberté et la civilisation future, puis le théâtre se dressait sur la scène même, et une foule habillée de tous les costumes nationaux, si originaux et si divers — véritable musée ethnographique vivant — acclamait l'œuvre accomplie. Ce fut ensuite le cinquième acte d'un drame de l'évêque Clément, et l'on acclama la civilisation du temps des vieux tsars bulgares du moyen âge, un moment maîtres de toute la péninsule balkanique.

Entre les deux parties du spectacle, le prince Ferdinand, qui assistait à la représentation avec ses deux fils et son frère, apparut au foyer et raconta gaillardement comment, à son arrivée, des étudiants venaient de le siffler. Par son profil, par ses manières à la Henri II, par tout ce que je ne sais quoi qui fait la personnalité d'un homme, c'est bien un descendant de la dynastie qui groupa, unit et fondit les provinces françaises en ce tout sans pareil qu'est la France. Vainement il porte le nom d'une dynastie germanique. Il est de notre sang français et de la Maison qui fit et dirigea la vieille France.

De même, c'est en vain que le théâtre a été construit par un architecte autrichien, en vain que les décors et le machinisme perfectionnés en viennent de Berlin : ce sera un centre de slavisme, de pleine indépendance bulgare et aussi — quand s'y arrêteront des troupes françaises assurées d'avance d'un bon accueil — un centre de rayonnement français.

RENÉ HENRY.

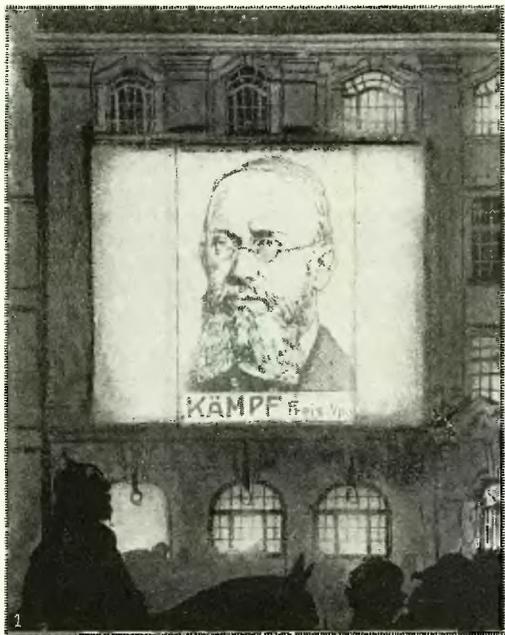


Le prince de Bülow venant de voter au bureau de la Jaegerstrasse (1^{re} circonscription de Berlin).

LES ÉLECTIONS A BERLIN

Les élections générales auxquelles on vient de procéder en Allemagne pour le renouvellement du Reichstag, à la suite de sa dissolution, avaient une particulière importance ; aussi, pour le chancelier de l'empire, était-ce moins que jamais le cas de figurer parmi les abstentionnistes.

Le prince de Bülow, prêchant d'exemple, alla donc voter dès le matin dans la première circonscription de Berlin. Un peu avant midi, sa voiture s'arrêtait devant le numéro 5 de la Jaegerstrasse, un petit café où était installé le bureau de vote ; la portière ouverte par le superbe chasseur, le chancelier ayant mis pied à terre s'avança d'un pas ferme entre la double haie des distributeurs de bulletins rangés de chaque côté de la porte, et sa faveur alla tout de suite à celui qui exhibait une pancarte au nom de Kaempf, le candidat libéral. Après avoir accompli son devoir électoral suivant les règles, il reparut sur le seuil, plus allègre encore, répondit d'un sourire aimable, comme il l'avait fait à son entrée, aux saluts des distributeurs et des curieux, puis regagna son coupé. L'animation, très vive à Berlin pendant toute la journée, s'accrut le soir, quand on connut, soit par des éditions spéciales des journaux, soit par l'affichage sur des transparents lumineux, les résultats du scrutin, complets pour la capitale, partiels pour les provinces.



L'affichage sur transparent du portrait de M. Kaempf, élu député de la 1^{re} circonscription de Berlin.

Un mouvement d'enthousiasme porta un flot de manifestants vers le palais du chancelier qui, d'une fenêtre, harangua la foule en quelques paroles optimistes. Un peu plus tard, pareille démonstration se produisait devant le palais du Kronprinz.

Sur 397 sièges à pourvoir, ce premier tour de scrutin a donné 237 élus ; la défaite des socialistes en est, on le sait, le résultat le plus clair et le plus caractéristique.

LE NOUVEAU DIRECTEUR DE LA SÛRETÉ GÉNÉRALE

M. C. Hennion, commissaire principal à la Sûreté générale, vient d'être appelé aux fonctions de directeur de la Sûreté générale. C'est l'étape décisive d'une carrière très brillante.

M. Hennion a seulement quarante-quatre ans, étant né en 1862, près d'Avesnes, dans le Nord.

Quand il eut terminé son service militaire — au cours duquel il prit part à la campagne de Tunisie — il débuta dans l'administration en qualité de secrétaire particulier du sous-préfet de Reims. En novembre 1886, il « bifurqua » et entra au service de la Sûreté générale.



M. Hennion, directeur de la Sûreté générale. — Phot. P. Boyer.

Là, ce fut surtout l'organisation des voyages officiels, où il assumait la tâche difficile de veiller à la sécurité du président de la République dans ses déplacements en France et à l'étranger, ou des hôtes couronnés de la France, qui mit en relief ses qualités de tact, de sang-froid, de prévoyance. Ce fut là aussi qu'il s'acquitta, dans la presse, tant de chaudes et de solides sympathies. Son amabilité à l'aider dans l'accomplissement d'une mission souvent peu aisée, sa bonne grâce continuelle, même au milieu des préoccupations les plus lourdes de sa charge, n'avaient d'égale que sa vigilance toujours en éveil autour des chefs d'Etat dont la tranquillité lui était confiée. En 1897, il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur. En 1905, il fut promu au grade d'officier.

L'ASSASSINAT DE M. WHITELEY

L'assassinat de M. Whiteley comptera certainement parmi les causes célèbres d'Angleterre.

M. William Whiteley était l'un des plus gros négoc-

ciants du Royaume-Uni, et aussi l'un des plus populaires. Sans instruction, sans entraînement spécial, issu d'une famille de pauvres gens, il avait acquis rapidement une situation considérable. Sa hardiesse et son esprit d'initiative lui avaient valu le sobriquet de « pourvoyeur universel ». Sur commande, il fournissait aussi



M. William Whiteley.

aisément une livre de thé à 4 shillings qu'un bibelot introuvable. Dans ses vastes magasins, qui occupaient des milliers d'employés, on pouvait se procurer tout ce qu'il est possible de désirer.

Un matin de la semaine dernière, un homme d'une trentaine d'années, vêtu avec une certaine recherche, se présentait au bureau particulier du millionnaire et demandait à lui faire une communication, de la part d'un avoué londonien. M. Whiteley reçut l'étranger. Un quart d'heure plus tard, la porte se rouvrit brusquement, et le vieillard donna à l'un de ses employés l'ordre d'aller chercher un policeman pour expulser des magasins l'importun visiteur.

Celui-ci, très pâle, sortait un revolver de sa poche, et, à bout portant, tirait deux balles sur M. Whiteley, qui s'affaissait, foudroyé. Le meurtrier tournait son arme contre lui et tombait, inanimé, sur le cadavre. Ce double drame s'était déroulé en l'espace de deux minutes.

Sur son lit d'hôpital, l'inconnu affirma qu'il s'appelait Cecil Whiteley et était le fils naturel de sa victime. L'enquête a révélé qu'il se nommait en réalité Horace Rayner. Tour à tour voyageur de commerce, employé de banque, journaliste, il avait joui jusqu'alors d'une excellente réputation. Bon père, bon époux (il a deux enfants en bas âge), il avait l'estime de ses proches et de ses voisins.

D'après une information que la justice londonienne cherche à vérifier, l'origine de Rayner serait enveloppée réellement de mystère. Sa mère l'avait mis au monde avant d'épouser l'homme qui légitima l'enfant ; et cet homme aurait été l'ami, d'autres disent l'obligé, du richissime négociant.

LE DOUBLE ASSASSINAT DE DIJON

M. Paul Jobard, directeur du *Bien public*, de Dijon, vient de trouver la mort avec son fils, dans des conditions tragiques. Le 23 janvier, un étudiant, une sorte de déclassé, de déséquilibré, au moins, Marcel Jadot, que M. Paul Jobard avait accueilli près de lui depuis quelque temps, et à qui il avait cherché à faire une situation dans son journal, pénétrait place Darcy, dans sa maison, se glissait par l'escalier de service dans la chambre où



M. Paul Jobard. — Phot. E. Chesnay

M. Jobard fils, jeune homme de vingt ans, reposait, malade, et tirait sur lui deux coups de revolver qui l'atteignirent à l'aisselle et à l'estomac.

Accouru au bruit des détonations, de la chambre voisine, où il était, M. Paul Jobard essaya à son tour, de la part du forcené, quatre nouveaux coups de feu. Atteint à la poitrine, il s'affaissa dans son sang. Le meurtrier prit la fuite. En dépit de tous les soins qui leur furent prodigués, les deux victimes de ce drame devaient succomber à leurs blessures.

M. Paul Jobard, ancien président du Syndicat des maîtres imprimeurs dijonnais et de l'Union des maîtres imprimeurs de France, jouissait de l'estime universelle.